

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



VOL. VI—No. 25.

MONTREAL, JEUDI, 24 JUIN 1875

{ ABONNEMENT, D'AVANCE, \$3.00.
PRIX DU NUMERO, 7 CENTIMS.

FANTAISIES POLITIQUES

Le temps de l'incubation des candidatures politiques vient de finir; les nouveaux nés, grâce aux chaudes effluves maternelles, ont enfin brisé leur coquille; les vieux parents, fiers de leur progéniture, mais cependant anxieux et craintifs, écoutent surpris et joyeux les pépitements de la jeune couvée.

Ainsi que les jeunes poussins éclos en la même saison, les candidats, hélas! n'essaient point leurs premiers pas aux alentours de la ferme natale, sur le gazon verdoyant des prés ou les fraîches pelouses du jardin! Pour les protéger contre les dangers de leur inexpérience, ou les témérités de leur ardeur, ils n'ont point non plus la discrète surveillance des gens, ni l'affectueuse camaraderie du chat et des chiens du logis. Candidats à la députation c'est sur les hustings des réunions publiques, entourés d'adversaires, au milieu des rumeurs populaires, des cris parfois hostiles de la foule, que commence l'apprentissage de la vie.

En ce moment, nous sommes en pleine période électorale.

Un des phénomènes de ces époques où les discussions ardentes et les débats passionnés en appellent aux préjugés et aux rancunes, où s'agite et remonte à la surface tout ce qui, bien et mal, raison ou sottise, grouille dans l'âme humaine, c'est, dans l'un et l'autre parti, la crédulité naïve des adhérents.

Il faut que la politique exerce sur l'esprit une influence vraiment délétère, car elle abolit le sens individuel; elle agit comme un virus, empoisonne le système, et paralyse certainement les facultés cérébrales.

Il y a là un phénomène physiologique ou tout au moins une nouveauté psychologique. Comment expliquer, sans cette hypothèse, que trois mille personnes voient, pensent et se prononcent toutes de la même manière sur des questions nombreuses et complexes, pendant une assez longue période, tandis qu'à la même heure, un nombre égal d'individus, voient et pensent sur des sujets si divers exactement et en tous points le contraire!

Rien de plus rare dans le train commun de la vie, que la rencontre de deux personnes entretenant sur les choses ou les individus, conception des idées ou jugement

d'autrui, des opinions exactement semblables, ou simplement analogues. Celles qui diffèrent le moins, dont l'éducation, les habitudes, l'âge, le pays, la langue, la religion, ont façonné les idées et déterminé les tendances, celles-là mêmes, s'accordant sur un sujet, se séparent sur un autre. Les progrès des sciences, ceux de l'industrie, du commerce, dérivent tous de cette inégalité de vues et d'appréciations, qui crée précisément à chacun un champ qu'il exploite et parcourt seul ou avec de rares compagnons.

En politique le contraire prévaut. Vingt mille électeurs disent oui, dix neuf mille cinq cents disent non, ceux-ci ont tort, ceux-là ont raison. Ajoutez cinq cent et une voix l'année prochaine aux seconds, la raison passe de leur côté; les sages de l'année précédente ont perdu le sens, et les fous de l'an dernier ont recouvré la plénitude de leur intelligence.

Ce mouvement de bascule de l'opinion publique, nous a toujours paru un phénomène aussi curieux qu'inexplicable. Il va de soi que le groupe triomphant n'arrive à la victoire que par le sacrifice de la plupart des soldats; et nous avons toujours eu peine à concevoir comment le restreint, l'abolition du jugement personnel, pouvait constituer, lorsqu'elle s'exécute dans une masse, la constation, l'affirmation de ce même jugement! C'est cependant la base sur laquelle repose tout ce système politique dont nous sommes si fiers.

Le mystère serait-il donc l'assise nécessaire, la condition *sine qua non* de tout ce qui importe à l'existence sociale?

L'on donne le plus souvent son vote à l'homme et non aux idées, nous dira-t-on. D'accord. Mais si l'élection d'un candidat ne résulte point des idées qu'il a défendues et cherchera à faire prévaloir, l'on devrait au moins exiger des qualités physiques de premier ordre: voix forte, belle prestance, geste énergique, vigueur musculaire au besoin, et le choisir dans l'un ou l'autre camp, brun ou blond, suivant la mode et le goût régnant.

Mais dans ce cas, alors, que devient la politique? Elle n'est plus qu'une question secondaire, et la convenance du député à tel ou tel groupe d'électeurs influents de la localité, prime les considérations de l'intérêt général.

Un représentant de ce genre pourra répondre avec ponctualité aux lettres de ses mandataires, protéger les intérêts du comté, mais un parti pourra-t-il compter sur lui au moment d'un vote décisif? Et

dans les pays de guerre constitutionnelle, les irréguliers et les corps francs ne sont point reconnus comme belligérants.

Quand aux programmes politiques, on juge d'ordinaire de leur valeur en les mesurant: les plus courts sont les meilleurs. Une idée vraie, patriotique ou populaire, se passe de phraséologie, de propositions incidentes et de rhétorique.

Lorsqu'un parti peut inscrire sur sa bannière tout son programme en une phrase, sentence ou motto, il a beaucoup de chance d'être compris et soutenu.

Les programmes longs et détaillés subissent d'ordinaire le sort des explications verbeuses et prolixes; ils fatiguent les auditeurs ou les lecteurs, embrouillent les questions, et vont à l'encontre de leur but. Ils se proposent de dissiper les malentendus, ils ne réussissent qu'à les multiplier; ils conçoivent l'unité, ils engendrent le morcellement.

Au contraire les hommes de parti, bien que rejetant comme immoral l'aphorisme « la fin justifie les moyens » agissent la plupart, comme s'ils admettaient la maxime. Telle mesure froisse la justice, compromet des intérêts immédiats, c'est vrai; mais qu'y faire? Sans son adoption l'on ne pourra obtenir ceci ou cela, et, l'une de ces choses manquant, l'existence du parti serait compromise! Donc pour le bien, le progrès, il devient nécessaire... il faut... l'on doit soutenir la mesure. Et chaque partisan, convaincu que le pays courrait à l'abîme sans les chefs qui le conduisent, opine et vote en faveur en se disant: je désapprouve cette mesure, mais c'est un sacrifice que je fais au parti. Le parti, c'est, par un effet d'optique assez fréquent, comme une conscience irresponsable, que chacun charge de ses propres méfaits.

Le bouc émissaire d'Israël qu'on chassait au désert à coups de pierre, chargé des iniquités du peuple, représentait matériellement, dans un autre ordre, l'esprit de parti à l'adoption ou au rejet d'un projet de loi.

Dans toute période électorale comme celle que nous traversons, une des choses les plus philosophiquement amusantes, et dont l'effet ne manque jamais, bien que le *truc* en soit connu, c'est le compte-rendu publié au lendemain des réunions électorales.

Ainsi supposons que vos affaires, une indisposition, une visite, un incident quelconque enfin, vous empêche par exemple de vous rendre à une de ces réunions publiques où les candidats X. et Y. exposent en présence de leurs électeurs convoqués, leur manière de voir sur une ques-

tion importante de l'administration provinciale.

Votre premier soin, le lendemain, c'est d'ouvrir vos journaux et d'y lire le compte-rendu.

M. X., annonce la première feuille que vous ouvrez « a obtenu, hier soir, un de ces succès qui font époque; la question du reboisement a été traitée avec une autorité sans égale; l'orateur a fait preuve d'érudition et prouvé sa thèse par d'irréfutables arguments. Aussi les applaudissements qui ont interrompu ses savants énoncés et ses patriotiques réflexions pronostiquaient à ses adversaires quel sera le résultat de la lutte. Ajoutons que M. X. possède la voix, le geste et l'attitude d'un véritable tribun. »

Sac à papiers! dites-vous, je n'aurais jamais supposé à ce farceur de X. de telles qualités. Allons, tant mieux! et que béni soit le ciel de nous donner de tels représentants! Vous dépliez le second journal, et, courant au procès-verbal de la même réunion, vous lisez:

« Jamais fiasco pareil à celui que M. X. a fait hier soir, en traitant la question du reboisement, ne s'est vu de mémoire d'homme. »

« Il a parlé près d'une heure sans connaître le premier mot de son sujet, et n'a pu trouver une raison en faveur de ses avancés. La pauvreté de sa logique a prouvé le vide de son cerveau, et, d'avance, justifie le sort que lui réservent les électeurs. »

« Son organe faible et voilé, son geste gauche, son maintien embarrassé, indiquent que la pauvreté de sa nature égale celle de son intelligence! »

Ah! ça, auquel croire de ces deux journaux, vous écriez-vous?

Nous vous répondrons: ni à l'un ni à l'autre.

C'est de traiter la politique comme vous traitez vos affaires domestiques; c'est-à-dire de voir de vos yeux et d'entendre de vos oreilles, de ne vous en rapporter qu'à votre jugement et d'agir en conséquence.

Mais cette dernière recommandation est si simple et si sensée, que les candidats de tout parti peuvent dormir tranquilles: le public a ses habitudes et il les garde.

En agissant comme nous le conseillons, ces messieurs auraient un tribunal et des juges. Qu'ils se rassurent, ils n'auront, et pour longtemps encore, que des adversaires prévenus, ou des admirateurs passionnés.

A. ACHINTE.

ECHOS DE PARTOUT

Le nombre des brevets d'invention délivrés aux Etats-Unis pendant l'année 1874 s'est élevé à 12,684. En Angleterre, pendant la même période, on en a délivré 2,906.

Miss Jenny Breton, ayant fait en moins de trois heures un trajet de 9 lieues, et cela en patinant sur la glace, a été proclamée reine du patin pour la Pensylvanie.

M. Michel Chevalier a reçu de la Société des Arts, à Londres, la médaille d'or du prince Consort, pour les services qu'il a rendus à la cause du libre-échange.

Gustave Doré vient de traiter avec la maison anglaise Cassells, Petter & Galpin, pour l'illustration des œuvres de Shakespeare. Ces illustrations lui seront payées 250,000 francs.

Amsterdam prépare pour le printemps de 1876 une grande Exposition internationale d'horticulture qui se tiendra dans son palais de l'Industrie. Attendons-nous à voir de merveilleuses collections de ces tulipes et de ces jacinthes, dont la Hollande s'est transmis d'âge en âge les oignons.

L'hiver a été exceptionnel aux Etats-Unis, et dans plusieurs localités l'épaisseur des glaces a vraiment été phénoménale; par suite, la débâcle a causé de graves désastres, notamment à Port-Jervis, qui a été inondé par une affluence torrentueuse d'eau provenant de la fonte des glaçons. Des maisons et des ponts ont été emportés.

Dans la Caroline du Nord, M. W. Thorne, député du comté de Warren, a publié une brochure dans laquelle il nie l'existence de Dieu. Par quarante-six voix contre trente-et-une, la législature de l'Etat l'a déclaré expulsé de son sein, pour avoir défendu ou publié une doctrine « bla-phématoire et subversive de la constitution de l'Etat de la Caroline du Nord et de la morale publique. » L'auteur de la motion d'expulsion couronnée de succès, est un député nègre.

Venise va bientôt posséder un Conservatoire de musique qui portera le titre de Liceo Marcello, du nom d'un célèbre compositeur vénitien, auteur de nombreux morceaux de musique religieuse.

Avis aux fumeurs qui font usage des pipes à tubes de bambou.

Il paraît qu'on vient de découvrir un nouveau poison dans la canne de bambou. C'est une substance fibreuse noire, recouverte d'un imperceptible tissu. Si cette substance pénètre quelque peu dans la gorge du fumeur, elle peut déterminer une inflammation grave, et, à plus forte dose, une mort lente et traitresse.

Les expériences de torpilles de Toulon mettraient-elles l'eau à la bouche de l'amiral russe? Il faut le croire, car le czar vient de décider l'organisation à Cronstadt d'une école de torpilleurs où l'on enseignera la construction et la manœuvre de ces terribles engins. L'école recevra quarante marins et vingt officiers. Les cours dureront six mois, du 15 octobre au 15 avril. Après leur achèvement, les officiers seront, à la suite d'examen, répartis sur les vaisseaux de la flotte pour constituer le service des torpilles et les marins formeront le corps, jusqu'à présent inconnu dans la marine, des mineurs-marins.

Brigham Young a perdu le procès en séparation que lui intentait l'une de ses femmes appelée Eliza. Le jugement l'a condamné à payer 15,000 francs à l'avocat de sa femme; on peut donc dire qu'il a payé les verges qui l'ont fouetté; en outre, il doit 2,500 francs par mois de pension alimentaire à sa femme, et cela depuis la date de l'ouverture du procès; semblable pension mensuelle devra être payée à Eliza Young sa vie durant. Brigham ayant négligé de solder les frais d'avocat dans le délai de dix jours assigné, a dû, en supplément de peine, faire huit jours de prison.

Mlle Desportes, institutrice des enfants du duc de Praslin, qui assassina sa femme il y a quelque vingt-cinq ou trente ans, avait été soupçonnée d'être la cause indirecte de ce crime. Elle fut même arrêtée et interrogée; mais, relâchée comme innocente, elle passa en Amérique où elle épousa en 1851 un ministre protestant, M. Field, pasteur de l'église de West-Springfield, et rédacteur du journal L'Evangelist. Mme Field, femme distinguée par ses talents artistiques et ses connaissances littéraires, vit ses salons de New-York, qu'elle habitait depuis 1865, fréquentés par l'élite du monde artistique et littéraire de la grande cité. Elle était directrice de l'école de dessin pour les jeunes filles, école fondée et soutenue par une association particulière. Elle vient de mourir à New-York.

Depuis que le tunnel du Pas de Calais a été mis à l'ordre du jour de l'opinion publique, les projets succèdent aux projets. Une personne, devons-nous dire un ingénieur? propose d'établir au fond de la mer une voie ferrée tout à

fait semblable à nos chemins de fer terrestres. Sur ce chemin de rails circulerait un vaste chariot, en forme de navire, mais monté sur quatre paires de roues. Dans ce chariot-navire seraient la machine, les logements de l'équipage et des passagers avec tous les accessoires que comporte une installation complète de paquebots: salons, salles à manger, etc. Tout le système progresserait sur les rails au moyen de deux hélices, une à l'avant et l'autre à l'arrière, mises en mouvement par une puissante machine à vapeur. A l'avant de ce singulier navire une forte lampe électrique projeterait une clarté puissante. Ce projet est singulier, pour ne pas dire plus, mais nous ignorons par quels moyens l'auteur espère pouvoir aplanir le fond de la mer et poser des rails, là surtout où les ouvriers travaillant à 50 mètres de profondeur auraient à supporter une pression d'environ cinq atmosphères.

VIEILLES GAZETTES

(Suite)

XLVII

Un homme dont il ne faisait pas bon de brasser la bile, c'était le « vieux lion » Pierre Bédard.

Le Canadien donna un jour, en 1807, un entrefilet de trois lignes qui signalait le « patelinage du Greffe de Québec dans les affaires de la milice, » et M. J. F. Perreault, greffier, partisan de M. De Bonne, celui qui a été nommé plus haut, s'en montra très-mécontent, dans un article inséré à la Gazette de Québec.

Voici ce que M. Bédard lui répondit, dans un style qui a devancé celui de Louis Veillot: « Comme je ne désire pas éviter que l'on me charge de cet écrit (les trois lignes du Canadien), il n'est pas nécessaire que j'entre dans des détails sur ce point... Je ne chercherai pas à palier la force et le sens du mot patelinage, j'avoue qu'il est très-significatif et que je n'aimerais pas à être coupable de la chose qu'il signifie. Ce patelinage est du patelinage de greffe, et cet écrit suppose par conséquent qu'il y a quelque greffe où il est possible qu'il y ait du patelinage. Tout le grave de ce paragraphe est d'avoir supposé qu'il y eût quelque greffe où il y a eu du patelinage, et c'est ce que je me regarde comme obligé de prouver. J'observerai que M. Perreault qui signe Major (du 1er bataillon de Québec) est aussi greffier; si donc j'ai la chance de trouver dans son écrit quelque chose qui soit du patelinage, ce sera du patelinage de greffe, ou au moins du patelinage de greffier. Le patelinage, si j'en ai une idée juste, consiste à employer certains tours adroits au lieu de force ouverte. M. Perreault dit que j'ai été lui demander si j'étais au nombre des officiers que l'état-major avait recommandés. J'ai, il est vrai, demandé à M. Perreault s'il m'avait mis sur la liste... mais M. Perreault sait que je ne m'attends pas à être commandé par lui... et une preuve que cette question n'était pas sérieuse, c'est qu'elle vint à la suite de compliments que je lui faisais sur sa « majorité. » Je me rappelle même que je lui dis qu'il faudrait qu'il changeât de perruque lorsqu'il ferait le personnage de major, à quoi il répondit avec bonne humeur qu'il y avait déjà pourvu. Il ne m'en reste aucune rancune contre M. Perreault, et je crois sincèrement que tout le mal vient de ce qu'il avait oublié de prendre la bonne perruque. »

Peu après, M. Perreault distribuait aux personnes qui le visitaient à son greffe, des exemplaires d'une chanson à la louange du juge de Bonne, et naturellement peu flatteuse pour les gens du Canadien, ce qui n'empêcha pas M. Bédard d'être nommé capitaine de milice tout aussitôt.

M. Perreault était un homme de mérite, et si l'on éprouve un regret en lisant ces difficultés, c'est de voir deux hommes comme lui et M. Bédard différer d'opinion sur la chose publique, et partant affaiblir les forces des Canadiens par la division en deux écoles opposées.

XLVIII

Le Mercury et le Canadien, écrit M. T. P. Bédard, étaient aux prises chaque jour, le premier accusant les Canadiens de n'avoir pas su apprécier les avantages qu'ils retiraient de leur qualité de sujets anglais, eux qui, au moment de la conquête, étaient pauvres, ignorants et abandonnés, puis il jetait le ridicule sur la religion catholique et ses institutions. Le Canadien lui répondait sur le même ton, qualifiant les Anglais d'intrus, d'étrangers, et les accusant de vouloir peupler les Cantons d'Américains, sujets dangereux au moment où une guerre allait peut-être éclater entre les Etats-Unis et l'Angleterre.

XLIX

A défaut de journal français, les Mont-réalis lancèrent, au commencement de mars 1808, une brochure de cinquante-et-une pages, qui fit sensation. L'auteur était M. Denis-Benjamin Viger, qui intitulait son écrit: « Considérations sur les effets qu'ont produits en Canada la conservation des établissements du pays, les mœurs, l'éducation, etc., de ses habitants, et les conséquences qu'entraînerait leur décadence par rapport aux intérêts de la Grande-Bretagne. »

« L'auteur y prouve de la manière la plus satisfaisante, dit le Canadien, que l'avantage de la Grande-Bretagne est de nous maintenir dans notre religion, notre langue et nos mœurs. On y voit un homme instruit et judicieux, aimant le gouvernement sous lequel il vit, oser lui présenter avec fermeté le tableau le plus vrai et le plus effrayant des conséquences fâcheuses qu'entraînerait le dépérissement des mœurs, une fois facilité parmi les Canadiens par l'introduction des Américains dans cette province (1); on le voit prendre en main, avec vigueur, la défense de cette classe d'hommes si précieux comme instituteurs de notre jeunesse. La glorieuse conduite des Canadiens en 1775 occupe aussi sa place dans ce livre patriotique. »

M. Viger avait commencé à écrire dès 1792, dans la Gazette de Montréal, journal qui, par la suite, changea de langue en changeant de maîtres. Dès lors, M. Viger défendait ses compatriotes contre des adversaires déclarés. Ses Considérations, dit M. Royal, sont le premier ouvrage de cette liste nombreuse de brochures, de mémoires, d'articles de journaux qui font de lui le père de la presse canadienne et l'un de nos premiers publicistes, sinon le premier, par la pensée, la logique, l'érudition, la bonne foi et la modération de sa plume.

Vers la fin d'avril 1809, sortit des presses du Mercury une brochure: « An Apology for Great Britain, » en réponse aux « Considérations ». L'auteur était M. Ross Cuthbert, né la même année (1774) que M. Viger et qui mourut également la même année (1861) que lui.

L.

Sir James Craig, débarqué à Québec dans l'automne de 1807, se rangeait sensiblement du côté des Anti-Canadiens de l'école du Mercury et ne tenait guère compte de la grande majorité de la Chambre d'Assemblée que le Canadien représentait dans la presse. Les élections générales, au mois de mai 1808, n'avaient fait qu'exciter les deux partis, entre lesquels se glissait adroitement la brigade des Chouanens. Le gouverneur, voulant porter un coup au journal qui le gênait, fit rechercher quels étaient les propriétaires-rédacteurs du Canadien. Bientôt après, on annonça la démission des officiers de milice suivants, tous plus ou moins incriminés dans cette affaire: lieutenant-colonel Panet, le capitaine Bédard, le capitaine et l'aide-major Tasche-

(1) Allusion à la colonisation des townships de l'Est, où les Anti-Canadiens favorisaient ouvertement l'introduction des gens des Etats-Unis.

reau, le lieutenant Borgia et l'assistant-chirurgien Blanchet.

« M. Planté, dit le Canadien, a aussi perdu sa commission de greffier du papier terrier et d'inspecteur des domaines du roi, mais on espère qu'il sera réhabilité. »

Voici sur quoi se fondait cette espérance des amis de M. Planté: Il avait écrit au gouverneur pour lui représenter que le Canadien avait été fondé pour repousser les calomnies et les injures lancées sans cesse par une feuille publique (le Mercury) contre l'Assemblée, composée en grande partie de Canadiens-Français, et que jugeant la cause juste, il avait contribué à l'établissement de ce journal. Cependant, ajoutait-il, je n'en fus jamais le rédacteur et je déplore les vivacités qu'il s'est permises parfois à l'égard du pouvoir!

Craig revint sur sa décision, remit à M. Planté sa charge, tout en le gourmandant de ce qu'il avait d'abord supporté le Canadien et n'avait pas ensuite travaillé à en empêcher la publication!

Le Canadien, dit Christie, qui n'est pourtant pas tendre sur ce point, était habilement conduit, populaire, et donnait ombre et malaise au gouvernement.

Le Mercury disait rondement que l'affaire des officiers de milice ne devait être qu'une mesure préliminaire, et qu'il fallait un ordre formel pour étouffer tout-à-fait le mauvais esprit dont le Canadien était imbu. Pas compatissant, le collègue!

A lutter contre Craig, le pot de terre pouvait se fracasser. N'importe! fidèle à sa devise: Fiat justitia ruat cælum, le Canadien voulait que justice se fit, dût le ciel crouler!

BENJAMIN SULTE.

(A continuer.)

TABLETTES LOCALES

Une des conditions de l'entrée de l'Ile du Prince-Edouard dans la Confédération, était que le gouvernement fédéral prendrait à sa charge le chemin de fer alors en voie de construction lorsqu'il serait terminé, et qu'il en porterait la valeur au crédit de la Province. M. Swinyard, qui en a fait l'inspection, déclare que le gouvernement ne peut pas l'accepter. Dans cette occurrence, les ministres ont chargé M. Frank Shanly de faire un rapport sur la question.

Comme on a beaucoup discuté ces derniers jours sur la conduite et les tendances des habitants des cantons de l'Est, nous pensons devoir donner le chiffre de la population de chacun de ces comtés:

Table with 3 columns: County, Catholics, Protestants. Rows include Mégantic, Arthabaska, Drummond, Richmond, Wolfe, Brome, Shefford, Standstead, Missisquoi, Compton, Sherbrooke, and a Total row.

Le Morning Chronicle d'Halifax publie, dans son numéro du 8 juin, les lignes suivantes sur les ravages que le feu exerce depuis quelque temps dans les forêts de la Nouvelle-Ecosse:

« Les flammes ravagent les forêts dans notre voisinage. La grande sécheresse de la saison rend le danger encore plus imminent que les années précédentes. Pendant la semaine dernière, les flammes ont continué leur œuvre de destruction sur différents points, aux environs de la ville. Outre les dommages considérables qu'elles ont causés, nous avons la douleur de constater qu'un jeune enfant a été brûlé vif. Une fumée épaisse couvre le ciel et il est facile de s'apercevoir que la grande chaleur qu'il fait ces jours-ci est causée en partie par l'incendie. Dimanche, 6 courant, le feu a pris dans les bois du parc « Pleasant Point, » et l'on a cru qu'une portion considérable du nouveau parc allait être détruite. »

A ce propos, dans un livre très-intéressant sur les forêts, et qui vient d'être publié en Angleterre, il est prouvé par des chiffres que le déboisement produit des conséquences désastreuses dans tous les pays. En Autriche, et surtout en Hongrie, à mesure que les forêts

disparaissent, on remarque que le niveau des fleuves baisse, que le vent est plus chaud et souffle avec plus de violence et, enfin, que l'air est moins pur et les maladies pulmonaires plus fréquentes. On dit qu'à Pesth, Presbourg et à Vienne, la vie est insupportable pendant près des trois-quarts de l'année.

Depuis que les environs de Rio Janeiro sont déboisés, la fièvre jaune ravage la population de cette ville.

Quelques pays ont compris combien il importe de conserver les forêts. L'année dernière, en Suède, on a passé une loi défendant d'abattre les arbres qui auraient moins de sept pouces de diamètre et moins de seize pieds de hauteur. En Suisse, on a fondé une société pour encourager le peuple à faire des plantations. Tout cela suffit pour nous démontrer toute l'utilité des forêts et porter nos cultivateurs, surtout ceux qui sont établis dans les vieilles paroisses, à planter des arbres sur leurs terres.

La pose du câble direct entre les Etats-Unis et l'Irlande a été complétée mercredi après-midi, 9 courant. Une communication télégraphique est maintenant établie entre l'Irlande et la côte du New-Hampshire, et pour la première fois deux lignes distinctes relient l'Europe au continent américain.

LES COURSES D'ASCOT

C'est une des fêtes de la joyeuse Angleterre; et certes, quoiqu'on dise, elle mérite son nom. Voici juin, et elle est toute en fleurs. Windsor et Ascot, sites charmants et beaux, faits exprès pour servir de cadre au plaisir! Là-bas, juste assez loin pour dominer la foule sans s'y confondre, les tours massives de la demeure de ses rois, puis le parc immense, profond, ondulant ses grandes vagues vertes sous les cimes étendues de ses arbres touffus; et tout cela baigné dans cette rosée perpétuelle, duvet de cette verdure, jeunesse inaltérable de ces chênes centenaires. On va, et partout se découvrent, enfouis entre les massifs, découpant leurs toits fantastiques sur la teinte douce du ciel, les villas, les cottages, oasis pleines de fleurs et d'eaux vives. Plus haut « Ascot Heath, » dominant l'horizon, couronnée d'aubépines, et, sous la ramée, la verte et fine fougère s'étendant en longs éventails sur la terre humide et servant de relief au jaune glorieux des genêts fleuris et épineux qui scintillent au soleil.

La saison bat son plein, c'est le moment le plus brillant et le plus gai. C'est une date magique qu'on attend avec anxiété, consultant tous les horoscopes afin de savoir si le ciel sera bien bleu et le soleil bien pur!

Tout ce frais pays entre Windsor et Ascot prend soudain un air de liesse; tous les cottages couverts de chaume, toutes les gentilles maisons en briques rouges, aux verandahs peintes en vert, tous les petits châteaux du voisinage, sont envahis par la « crème de la crème » des « 10,000 du haut » (1); les hôtes habituels s'en vont, et, sur les pelouses, douces et molles, des femmes peintes et parées prennent la place des fillettes aux longs cheveux et des parents graves et tranquilles.

Le grand jour entre tous est le « Cup Day »; les deux qui précèdent semblent ne servir que d'avant-goût, et les plus vives émotions comme les plus belles toilettes sont réservées pour cette journée. Le matin, toute la campagne est éveillée, et expectante; dans les abords des villages, vit, se meut, s'agite toute cette population exotique qui suit et vit des courses: tourbe vicieuse, avide, joueuse, mendicante, misérable, fausse, dorée, pailletée, fripons de bas étage, saltimbanques, « Gipsies » à l'œil noir, et enfin ce peuple de jockeys, d'entraîneurs, de valets d'écurie; tandis que dans les coquettes maisonnettes s'épanouissant au grand soleil de la route, se lève le cœur content tout un essaim charmant; nul n'est indifférent, et le résultat des courses excite un intérêt sérieux et

profond, non-seulement chez les vieux papiers endurcis à toutes ces émotions, les seules qu'ils connaissent, mais chez les blondes filles de dix-sept ans qui ont engagé sur « Lazy Boy » plusieurs douzaines de paires de gants. Vers le midi, sur la route blanche qui s'étend sinueuse entre les haies vives, commencent à défiler les superbes « drags »; les coups de fouet cinglent l'air en retentissant et animent la fière allure des attelages magnifiques. Haut perchées sur la voiture, belles et rieuses, des femmes, mises comme pour le bal, regardent curieusement les enfants qui accourent sur le seuil des portes pour les voir passer, tandis que la mère, qui soulève son tablier pour s'abriter du soleil, les retient et les empêche de s'approcher trop de la voiture qui les fascine. Les hommes qui la montent sont, eux aussi, la fleur de l'Angleterre: grands, frais, la rose ou le gardenia à la boutonnière, la mine noble et aristocratique, ils mènent fièrement, jouissant, comme d'un exquis plaisir, de la course, de l'allure des chevaux, de l'air qui leur fouette le visage; beaucoup viennent de Windsor où ils sont en garnison; et plus d'une heureuse jeune fille prend place, en rougissant, mais triomphalement, sa mère derrière elle, sur le siège élevé à côté du beau « Guardsman » qui tient les rubans, et pour lequel son cœur a une secrète préférence. La vie en plein air, partie intégrante de toute existence anglaise, cadre préféré de tous les plaisirs, courses, chasses, déjeuners, cette vie à ciel ouvert est le triomphe de la jeunesse.

De loin on aperçoit les tribunes déjà remplies de mouvement et de couleur, de l'autre côté de la piste s'étagent un à un les « four in hand, » le bourdonnement des voix humaines commence à envahir la plaine. Les loges du « stand » se remplissent, les femmes arrivent, s'assoient, s'accourent comme au théâtre; le parterre, c'est la verte pelouse toute animée d'un va-et-vient incessant; les hommes affairés courent de l'un à l'autre, les petits carnets se tirent de la poche, et partout s'engagent les paris. Les toilettes sont éblouissantes; les bijoux, les soies les plus riches, les dentelles les plus magnifiques s'étalent comme dans un salon. On est entre soi, on s'aborde, on cause d'une loge à l'autre, par dessus la cloison basse qui sépare; les jeunes hommes passent et repassent, cherchent les visages amis, et arrivent donner leurs conseils; les petites mains gantées de clair serrent le programme des courses, on le commente avec passion. Sur les « drags » on se tient debout, et de la loge on fouille les loges de la tribune et la foule colorée et mouvante; on se reconnaît, on se salue, en attendant d'aller se rendre visite.

Mais soudain les conversations se taisent, les regards se tournent d'un seul côté, les paris sont suspendus. . . C'est la royauté qui va apparaître, du côté de Windsor, venant droit au milieu du champ de course, on voit « the Master of the Backhounds » revêtu de son riche uniforme bleu à revers rouges; il est suivi de quatre « huntsmen » dont l'habit écarlate tache admirablement la verdure environnante.

Voitures et cavaliers arrivent d'un pas rapide, les harnais, les livrées miroitant au soleil; dans la première voiture, le jeune et aimable couple, cette aimable fille du Nord, souriant son doux et pur sourire. A leur vue, de toutes les poitrines sort franc et loyal le « hurrah » de bienvenue; les chapeaux s'élèvent dans l'air, les mouchoirs s'agitent. Ils ont passé, c'est fini. Alors, la préoccupation unique et absorbante s'empare de nouveau des esprits, et « Lazy Boy » et le « Baron » font céder la place aux Rois. C'est le moment; les numéros indicateurs ont glissé sur le poteau, et du crayon on a noté ou effacé un nom; on s'est plaint ou l'on s'est réjoui.

Ils sont là huit pur-sang, dont les maigres flancs palpitent déjà, aux naseaux frémissants, prêts à déchirer l'air qui leur semble une résistance; on se tient debout; pas une femme, personne ne reste immobile. Il y a un silence; le signal est donné. Ils partent, s'étendent un instant sur l'horizon comme un rapide éclair, puis reviennent: deux fois, trois fois le même manège se répète.—Ils sont partis.—Non, ils ne le sont pas.—Si, si!—« They are off. » Un cri de triomphe retentit et fait battre mille cœurs à l'unisson. Ils sont partis. . . . Comme un grand vol d'hirondelles s'enfuyant à ras de terre, ils dévorent l'espace; les yeux des spectateurs brillent, les regards se dilatent pour les suivre. . . . Déjà ils reviennent. . . . Ils passent à travers les rangs pressés qui bordent la piste; les chevaux bondissent presque dans leur course rapide, et tous ensemble martèlent le sol dont les éclats se lèvent derrière eux. La soie flottante des vestes des jockeys, soulevée et battue par le vent, frappe et retombe dans l'air avec le son d'un lourd bruissement d'ailes énormes. On parle à demi-voix, puis on crie, puis on suffoque. « Custard » est en avant! —Non, non, c'est « Baron! »—Par Dieu, c'est « Butterfly »!—Oui, oui, c'est « Butterfly »! Ils approchent du but, les corps des jockeys ployés sous l'énorme effort qu'ils s'imposent, de la voix, du geste, excitant, frappant, affolant la bête, déjà ivre de cette course ardente; les cols des montures sont jetés en avant, ces membres forts et fragiles semblent prêts à se briser sous l'impulsion désespérée de la dernière tension, « Lazy Boy » et « Butterfly » sont côte à côte; pendant deux ou trois secondes, les deux têtes se maintiennent à un niveau égal, mais, soudain, d'un coup de cravache triomphant, le jockey de « Lazy Boy » le cingle une dernière fois et, en deux bonds, lui fait dépasser le poteau. . . .

La foule se brise, il n'y a point d'autre mot; on se rue vers le triomphateur. . . . Les hommes courent d'un côté à l'autre, les uns semblant ne pouvoir contenir leur joie, les autres comme frappés de stupeur; les femmes battent des mains; pour un rien on se jetterait dans les bras des uns des autres; on s'écoule sur la verte pelouse, et le mouvement vient calmer cet instant de fièvre; les jeunes hommes traversent la piste en courant pour porter aux « drags » leurs félicitations et leurs condoléances; c'est aussi le moment où s'ouvrent les paniers aux flancs rebondis; les grands valets de pied poudrés sont déjà à la besogne; les viandes froides, les pâtés, les gelées les plus transparentes, les fraises les plus rouges, tout cela s'étale sur une nappe blanche, rien ne manque, ni les assiettes, ni les couverts, ni les fins cristaux; on mange en plein air, mais point du tout rustiquement; de tous côtés les groupes se forment, les bouchons de champagne se envolent en claquant et les verres se remplissent; chacun s'y met de bon appétit, et ce moment-là n'est point un des moins agréables; on se hâte un peu, car le temps est compté, il faut être libre pour la course qui vient; en attendant on en parle et l'on fait aussi quelques projets pour la soirée; ceux qui sont à Londres danseront, et les invitations au cotillon vont bon train, les autres feront leur whist entre eux et ravaudront sans fin sur les chances bonnes ou mauvaises des favoris du lendemain. Quelques-uns dîneront à la villa princière; ceux-là sont les heureux, et le monde semble trop étroit pour contenir leur félicité.

Encore une fois sur le poteau noir les chiffres blancs sont hissés. . . . On se disperse; la pelouse se vide peu à peu, chacun reprend sa place; le soleil est déjà haut dans le ciel, et verse obliquement ses chauds rayons sur la plaine découverte; l'animation dure et se soutient; l'une

après l'autre, les courses sont courues, et à chacune l'intérêt est à son comble. Ce pendant, avant la dernière, beaucoup de ceux qui s'en sont retournés à Londres sont partis; il faut s'habiller pour les diners, et il y a juste le temps. . . . Enfin, tout est terminé, les voitures repartent, les tribunes sont vides, les routes de tous côtés sont pleines de bruit et de vie, le soleil jette ses derniers rayons sur la scène si animée tout à l'heure, et maintenant déserte, et au loin on entend les chants avinés et la grosse joie des hommes qui s'en vont boire dans les « public houses. » Les grilles des maisons s'ouvrent l'une après l'autre, les voitures rentrent au gîte, et, ce soir, dans ces allées ombreuses, plus d'un jeune couple, oubliait pour l'instant et « Lazy Boy » et « Butterfly », regardera sentimentalement la lune monter à l'horizon et écouterait d'une oreille distraite le bruit du vent dans la feuille.

Au fond, c'est là l'Alpha et l'Oméga.

B.

RECETTES. — ECONOMIE DOMESTIQUE

Pâte pour le nettoyage de l'acajou.—Râpez 30 grammes de cire jaune dans un pot de terre vernissé; versez sur votre cire un demi verre d'essence de térébenthine, et mêlez-y 10 à 12 grammes de racine d'orcanette; remuez le tout quatre ou cinq fois, et au bout de quelques jours vous pourrez vous servir de votre pâte.

Autre.—Mettez dans un pot vernissé une égale quantité de cire jaune râpée, d'essence de térébenthine et d'esprit de-vin; mettez votre pot sur un feu doux, remuez bien votre mélange, tandis qu'il chauffe; quand vous voyez que la cire est bien fondue et mêlée au reste, retirez votre pot du feu, laissez-le refroidir; et lorsque vous voulez vous servir de ce vernis, mettez-en fort peu à la fois. Vous frottez avec un chiffon de laine.

Moyen de nettoyer les tissus de coton, de laine et de soie.—Mettez tremper des pommes de terre dans de l'eau pendant quelques heures, puis retirez-les et brossez-les bien. Cela fait, râpez les pommes de terre avec la râpe en fer-blanc ordinaire et de façon que la pulpe tombe sur un tamis de crin recouvrant un vase où se trouve un peu d'eau pure. Une fois les pommes de terre râpées, pressez la pulpe sur le tamis et faites-la égoutter dans le vase. Au bout de quelques minutes de repos, la fécule se sera déposée et vous prendrez l'eau qui se trouvera au-dessus d'elle et vous vous en servirez pour nettoyer les tissus de coton, de laine et de soie. Rien de plus facile: pour cela, on commence par étendre sur la table une toile parfaitement propre, comme s'il s'agissait de se préparer pour le repassage. Sur cette toile, vous placerez les étoffes à nettoyer et les frotterez délicatement et plusieurs fois de suite, avec une éponge fine trempée dans de l'eau de pommes de terre. Enfin, vous n'aurez plus qu'à rincer dans de l'eau ordinaire bien limpide et l'opération sera terminée.

Nettoyage des gants.—Le procédé le plus simple, consiste à prendre avec un chiffon de flanelle, un peu de savon en poudre, et à frotter avec soin sur la partie salie. On peut également se servir de la préparation suivante: savon en poudre 150 grammes; eau de javelle 165 grammes; faites une pâte, imprégnez-en un morceau de flanelle et frottez jusqu'à ce que la tache disparaisse.

Nettoyage et teinture de ménage.—L'eau dans laquelle ont bouilli les haricots blancs, a la propriété de nettoyer les toiles de couleur, sans enlever la teinture. La pelure légère qui enveloppe l'oignon, est employée par quelques bonnes ménagères à teindre des étoffes de soie et de coton, après les avoir trempées longtemps dans une légère dissolution d'alun, on fait bouillir cette pelure, et on met tremper l'étoffe dans cette décoction, plus ou moins de temps, selon qu'on veut donner plus d'intensité à la couleur, qui est d'un beau jaune.

Nettoyage des tableaux.—On nettoie parfaitement les tableaux et, en général, tous les objets peints à l'huile, en les lavant avec une brosse trempée dans de l'urine nouvelle ou dans de l'eau seconde légère. On termine en passant sur les peintures décolorées, une éponge ou une brosse chargée d'eau pure ou mieux d'eau chlorurée.

Les Pastilles du Dr. Nelaton, contre le Rhume, maladies de bronches, maux de Gorge et Consomption, produisent toujours l'effet désiré.—Lafond et cie. 25 cents la boîte.

(1) « Upper ten thousand. » terme familier et habituel pour désigner les classes supérieures.

SCIENCE POPULAIRE

PHYSIQUE.—LE LIÈGE CONSERVATEUR DU CALORIQUE

Dans tous les corps isolants auxquels on peut recourir pour la conservation du calorique, le liège est le plus efficace ; il est d'une application facile, et protège pendant longtemps le calorique contre les causes extérieures de refroidissement.

Dans les tuyaux enveloppés des douelles préparées par la Société des lièges appliqués à l'industrie, l'eau chaude se maintient longtemps à l'abri de toute cause qui en diminue la tension et en produit la condensation.

Des expériences très-concluantes ont été faites sous nos yeux, dans une usine de Paris, pour démontrer quelle est d'abord l'utilité d'un corps isolant comme conservateur du calorique, et quelle est ensuite la supériorité du liège comparativement à quelques autres agents isolateurs. Ces agents, employés le plus habituellement, sont : le bois, qui pourrit à l'humidité, se fendille à la sécheresse et peut devenir ainsi très-combustible ; l'argile, qui, pétrie avec de la boue afin d'avoir plus de corps, charge lourdement les conduits qu'elle enveloppe et se délite rapidement au contact de l'eau et de la vapeur ; le feutre, fabriqué avec des bourres communes, qui se déchire promptement, brûle facilement, et qui perd la plus grande partie de sa puissance isolante lorsqu'il est pénétré par l'humidité ; la paille, qui ajoute à une durée très-éphémère le grave inconvénient d'une combustibilité très-dangereuse.

Le liège, on sait que c'est sa principale condition, est réfractaire à l'humidité : exposé à la flamme, il ne brûle pas ; mis en contact avec un corps surchauffé, il noircit, il charbonne sur une petite épaisseur, mais il ne s'enflamme pas. Il se conserve indéfiniment à l'air, à la chaleur ou à l'humidité : ce sont là précisément les qualités qui le rendent mauvais conducteur, et, utilisé comme une enveloppe isolante, dans l'appareil adopté par la Société qui l'emploie, il peut être aisément déplacé et replacé sans difficulté et sans nul dégât.

De l'une des expériences faites sous nos yeux, nous avons relevé les résultats suivants : Un conduit de vapeur allant du générateur au moteur et de six à sept mètres de long, sur 50 millimètres de diamètre, a reçu, sur une partie, une enveloppe en argile mélangée de boue ; une autre partie est restée nue ; une troisième partie a été entourée de douelles de liège de 2 centimètres d'épaisseur, reliées par un fil de laiton en spirale. Trois thermomètres uniformément réglés, ont été placés en regard et à 10 centimètres de chacune des trois parties, isolés de l'air ambiant dans trois boîtes de bois ouvertes seulement du côté de la conduite, et de manière à n'être influencés que par le rayonnement de la chaleur dégagée. Pendant plusieurs jours l'observation a été constamment la même : 70 degrés centigrades à côté de la conduite nue, 35 degrés auprès de la partie entourée d'argile, 24 degrés auprès de la partie enveloppée de liège.

La conséquence de cet appareil était évidemment de maintenir dans la conduite 46 degrés de chaleur qui se perdaient par le rayonnement, et ainsi de conserver à la vapeur une tension qui, sans enveloppe protectrice, ne pouvait être évidemment maintenue que par des efforts constants de combustible.

Ainsi, un degré déterminé de calorique peut être longtemps conservé parce que le liège empêche toute expansion à l'air ambiant, aussi bien que lorsque la conduite renferme de la vapeur, que lorsqu'elle contient de l'eau naturellement thermique ou un liquide dont la température aura été élevée par les moyens habituels.

Autre observation recueillie : Avant le siège de Paris, des enveloppes de liège, sous forme de boîtes cylindriques hermétiquement closes, garnies d'une courroie à poignée comme celles des waterproof, avaient été fabriquées pour envelopper des gamelles de troupe en fer battu. Un potage à 92 degrés de chaleur, enfermé dans une de ces gamelles, a été emporté par chemin de fer vers un des cantonnements des environs de Paris et transporté dans la campagne. Après cinq heures, la gamelle a été ouverte, et le potage avait encore 45 degrés de chaleur, c'est-à-dire qu'il était trop chaud pour être immédiatement consommé.

Dans un ordre inverse, bien que ce soit l'application du même principe, un morceau de glace a été porté de Paris à Dieppe, par train express, c'est-à-dire en quatre heures et demie, dans une de ces boîtes, et à peu près sans déperdition.

Ces exemples démontrent quelle est la puissance isolante du liège, et, employées auprès des sources d'une thermalité moyenne, comme auprès des conduites de vapeur dans lesquelles il importe de maintenir une exacte tension, les enveloppes dont nous parlons offrent de précieux avantages et l'emportent sur tous les moyens de conservation qui ont été employés jusqu'ici.

Des applications importantes faites dans les établissements de la marine de l'Etat, dans certaines compagnies de chemins de fer, dans de grands ateliers industriels, ont confirmé pratiquement ces expériences, en démontrant la réalité de ces deux résultats : l'isolation absolue et la conservation du calorique, et, en outre, lorsqu'il y a chauffage, une économie marquée de combustible.

NOS GRAVURES

Les chiens contrebandiers.

On pourrait croire qu'il s'agit d'animaux en quelque sorte défensifs, dont les contrebandiers se font escorter afin de forcer l'entrée de la douane en les lançant à la gorge des braves douaniers. Il n'en est rien. Ces chiens sont plus que des auxiliaires, ils sont contrebandiers eux-mêmes. Ils transportent eux-mêmes la contrebande. On comprend déjà le procédé. Or le gouvernement français veut aujourd'hui placer un impôt sur ces fraudeurs inconscients. Comment s'y prendront les préposés des finances pour atteindre les propriétaires de ces chiens.

L'explication est fort simple : les contrebandiers seront forcés d'acquiescer l'impôt, par la raison excellente qu'ils ne peuvent se dispenser, en retournant de France en Belgique, par exemple, de passer devant nos douaniers entraînant derrière eux leurs chiens de contrebande.

Pour bien comprendre cette obligation fatale, il faut ne pas oublier que tout le personnel des contrebandiers est parfaitement connu des douaniers. Si la loi autorisait les douaniers à mettre la main au collet des contrebandiers au moment où ces derniers sortent de France, les poches pleines d'argent, pour aller organiser en Belgique une nouvelle opération non moins lucrative, si les douaniers avaient ce droit-là, tous les contrebandiers seraient sous clef au bout de quinze jours. Mais la loi est formelle ; un contrebandier ne peut être arrêté qu'en flagrant délit, c'est-à-dire au moment même où il essaie de faire passer frauduleusement sa marchandise en France. Si on l'arrête ainsi, tout est fini ; mais si on le manque, et s'il passe, on a beau avoir son signalement exact ; quand le hardi coquin repassera à son retour devant ces mêmes douaniers qui l'ont manqué à son arrivée, il pourra les saluer d'un air goguenard et rentrer en Belgique sans la moindre inquiétude : les douaniers, debout à leur poste, seront forcés d'assister à cette sortie triomphante sans avoir le droit de s'y opposer.

Or, ainsi que nous l'avons dit, dans la contrebande, en manière de contrebande des tabacs principalement, le chien est un agent de première force. Mais, objecte déjà le lecteur, pour esquiver l'impôt sur son chien, ou ses chiens, à la sortie de France, le contrebandier aura une chose bien simple à faire : ce sera de ne plus les faire sortir avec lui. Tandis que le contrebandier passera seul, fièrement, les mains dans les poches, devant les douaniers exaspérés de leur impuissance, les chiens fileront seuls, au galop de course, d'un autre côté, se dirigeant vers le quartier-général de la contrebande belge. C'est là qu'est l'erreur. Si le contrebandier, en sortant de France, ne traînait pas de force après lui le malheureux chien qui lui a servi d'agent inconscient pour l'entrée de sa marchandise, cet animal se refuserait absolument à retourner de bonne volonté en Belgique. Force est donc au contrebandier de se faire accompagner de son chien : et en ce cas, le jour où la taxe de dix francs sera établie, rien ne sera plus facile aux douaniers que de la percevoir.

Maintenant, d'où vient que le chien de contrebande, si alerte au départ, qui traverse la frontière française en trois bonds et esquive le plus souvent les coups de fusils des douaniers, d'où vient que ce même chien se refuse absolument, au retour, à franchir de la même manière la même frontière ? Le voici :

Le chien est un animal qui a pour les coups la même horreur que le célèbre Panurge. C'est sur ce principe que le contrebandier a basé tout son système : supposons que le point de départ de la contre-

bande soit Mons (Belgique), et le point d'arrivée Maubeuge (France). A Maubeuge, le contrebandier a un complice qui a pour le chien des soins inimaginables, qui le caresse, le choie, le gave d'excellente nourriture, s'assure, en un mot, l'affection de l'animal. Quand le chien est bien pénétré de reconnaissance pour le complice de Maubeuge, le contrebandier emmène la bête à Mons. Arrivé là, il lui attache au cou un collier creux contenant une charge de tabac calculée sur les forces du chien. Ceci fait, le contrebandier prend un fouet et administre au chien ce qu'en termes vulgaires on appelle une volée. Le chien, éperdu, s'enfuit, et se rappelant, dans son instinct de chien, qu'il possède à Maubeuge un excellent ami qui, au lieu de coups, le bourre de caresses et de nourriture, il traverse la frontière tout d'une traite, et arrive à Maubeuge, chez son bienfaiteur ; celui-ci lui donne un morceau de sucre et lui enlève délicatement son collier lucratif. Deux jours après, le contrebandier de Mons revient chercher son chien, et essaie par le raisonnement de le décider à retourner en Belgique. Le chien s'y refuse obstinément. Le contrebandier alors lui attache une laisse et l'emène de vive force. De retour à Mons, nouvelle racle : nouveau départ échevelé du chien. Et ainsi de suite.

Les choses se passent de cette façon depuis un temps immémorial. Il arrive par-ci par-là que les douaniers, qui guettent le chien à son arrivée, l'abattent d'un coup de fusil ; mais, encore une fois, quand ils l'ont manqué, ils n'ont pas le droit de lui jeter même une boulette lors de son retour derrière son maître.

On a cherché déjà à empêcher cette contrebande audacieuse par toutes sortes de moyens. Par exemple, on a dressé d'autres chiens plus petits, mais solides, trapus et déterminés, des espèces de *bulls terriers*, à courir après les chiens de contrebande et à les saisir par une patte de derrière. Le chien de contrebande se défend. Le *bull* le lâche un instant, pousse des aboiements formidables, puis ressaisit de nouveau son ennemi. Les douaniers accourent et assomment le délinquant. Après quoi, on le dépouille, on le fait cuire, et on le donne aux *bulls terriers*, qui, enchantés de ce régal exquis, redoublent de zèle à la prochaine occasion.

Mais les contrebandiers, à leur tour, ont inventé un moyen de résister à cette innovation gênante. Quand ils soupçonnent une surprise de ce genre, au lieu de lancer un seul chien, ils s'entourent d'une véritable meute, représentant par leurs colliers un chargement considérable, une véritable caravane. Le contrebandier attache l'extrémité d'une corde au cou du plus fort de ses animaux, l'autre extrémité à sa ceinture, et il s'élançe ainsi, au pas gymnastique, à travers la frontière, entraîné dans un élan vertigineux et entouré de ses quadrupèdes. Les douaniers, auxquels il est défendu de tirer sur les contrebandiers, sinon en cas de légitime défense, sont fort embarrassés. Ils ajustent les chiens, ils entuent quelques-uns, mais le reste passe, y compris le contrebandier. Et trois jours après le contrebandier repasse paisiblement devant eux en traînant sa meute qu'il mène prendre en Belgique un nouveau chargement. D.

Dans les Glaces

Les retards que les glaces accumulées dans le golfe St. Laurent causent depuis quelque temps à la navigation des navires transatlantiques ; dernièrement, le séjour du *Polynesian* pendant près d'une semaine au milieu d'une mer de glaces, et tout récemment encore la perte désastreuse du *Vicksburg* causée par le choc d'une banquise ; le *Caspian*, qui vient de passer six jours aussi dans les glaces, donnent quel-

que intérêt à la vue des mers polaires que représente notre gravure.

Ce paysage des contrées boréales présente une vue de la côte occidentale du Groenland, « la Baie Melville. » Elle est située à l'entrée du grand bras de mer nommé mer de Baffin. Sa position se trouve juste en face du détroit de Jones et du rivage désolé qu'on appelle Nord Devon.

Le navire est un de ceux de l'avant dernière expédition polaire anglaise, dont l'équipage essaie, à l'aide d'ancre enfoncées dans la glace, de se hâler et de rétablir l'équilibre du navire.

Au moment où paraîtront ces lignes deux steamers, le *Discovery* et l'*Alert*, seront en route pour ces régions polaires dont tant d'autres expéditions ont essayé de pénétrer les mystères.

Voici quelles sont les instructions des commandants de l'expédition :

Les deux navires devront autant que possible se partager le théâtre des découvertes et des explorations. L'un d'eux devra se poster de façon à servir de refuge à l'autre en cas de désastre, et aussi de manière que les équipages combinés puissent atteindre sans trop de difficultés, soit en traîneaux, soit avec des embarcations, un troisième navire, dit de secours, qui sera envoyé en temps utile au détroit de Smith. Le second navire ne devra, par conséquent, pas dépasser 82° latitude.

Le chef de l'expédition, assuré de la position et des ressources du second navire, y prendra quelques hommes de l'équipage pour renforcer le sien et pousser une expédition en traîneaux vers le pôle, but principal du voyage. Cela fait, il cinglera aussi loin que possible vers le nord, en tenant compte bien entendu de la saison ou de l'état des glaces. Les deux navires ne devront pas hiverner à plus de deux milles l'un de l'autre. Si le chef de l'expédition dépasse pendant l'été de 1875 cette limite de 200 milles, il devra s'efforcer d'y rentrer. Il serait plus sage, en effet, de rejoindre le second navire, et de combiner les forces pour l'exploration pendant le printemps et l'été de 1876.

Si le premier navire trouve dans son exploration une ligne de côtes s'étendant vers de très-hautes latitudes, son commandant aura soin de laisser des stocks de provisions échelonnées dans divers endroits et d'une façon convenables. Arrivé au point nord le plus extrême qu'il aura pu atteindre, il aura soin aussi d'y laisser une embarcation qui devra lui servir au printemps suivant.

Dans le cas d'absence d'une côte continue, le voyage en traîneau devient nécessaire ; le chef de l'expédition devra avoir à sa disposition six fortes équipes de traîneaux à hommes et quatre attelés de chiens.

Les deux navires iront droit à Disco, dans le Groenland, où ils prendront à leur bord soixante chiens pour les traîneaux. De là, ils passeront par Melville-Bag, et iront dans la direction du Nord aussi longtemps que possible. On n'aura pas de leurs nouvelles, après qu'ils auront quitté Disco, jusqu'à ce qu'ils reviennent de leur périlleuse expédition, c'est-à-dire vers la fin de 1877.

Souhaitons bonne chance et succès à ces explorateurs hardis, dont les découvertes augmenteront la somme de nos connaissances, et aideront sans doute à résoudre des problèmes scientifiques précieux et fort intéressants.

Le Barbier Turc

Il n'est pas à supposer, d'après la peinture de M. Bonnat, que les salons de coiffure des Figaros musulmans vaillent même les échoppes de nos barbiers de village.

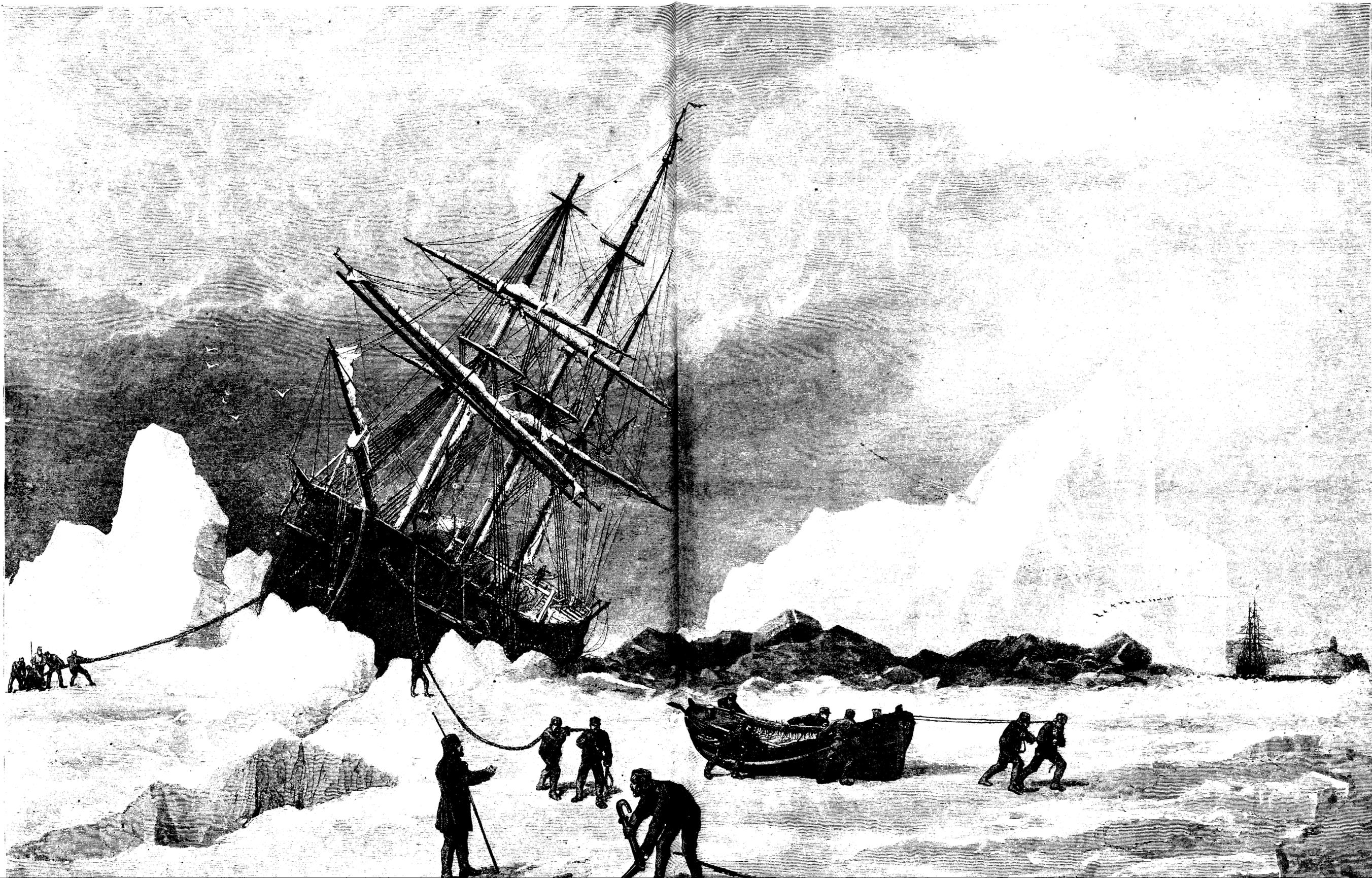
Ainsi qu'on le voit, l'appartement ne brille pas par le luxe ; l'ameublement se borne au strict nécessaire : deux plats à barbe pendus au mur au-dessus d'un rasoir entr'ouvert ; un bloc de bois recouvert d'une natte sur laquelle le patient est assis à la façon orientale, les jambes croisées. Cette attitude de tailleur généraait quelque peu nos élégants. On assure que ces barbiers turcs ont une adresse merveilleuse et qu'ils rasant avec une légèreté de main sans égale.

L'absence de *blaireau* nous donne à penser que pour les préparatifs préalables de l'opération, les barbiers de l'Orient se servent d'un moyen qu'employait ce Figaro qui, crachant sur le savon avant de barbié son sujet, répondit à ce dernier fort surpris du procédé : « Que Monsieur ne s'offense pas, dit-il, si j'en use ainsi : il est étranger. Avec mes pratiques, la chose va mieux, car je leur crache sur le visage ! »

A. ACHINTRE.



LES FRAUDEURS DE TABAC.





LE BARBIER TURC.

CAUSERIE DE QUÉBEC

Il est d'heureux mortels qui ne savent pas ce que c'est qu'un déménagement ; mais j'en connais peu qui ignorent les ennuis du grand ménage, cet Austerlitz des femmes, ce Waterloo des maris. Les célibataires seuls ne subissent pas les atteintes d'un mal qui sévit loin d'eux, et qui n'arrive que par ricochet jusqu'aux frontières de leur sphère isolée.

Quant à moi, j'ai toujours aimé le grand ménage comme les enfants aiment le contact du linge humide sur leur figure barbouillée. N'étant plus d'âge à pleurer, je me borne à une plainte tranquille mais persistante. Je suis sûr qu'elle trouvera de nombreux échos.

On acquiert, avec l'âge, de petites habitudes qui deviennent comme une seconde nature. On s'accoutume à lire son journal, le matin, dans un certain fauteuil, près de la même fenêtre où un jour tarnisé ne fatigue pas la vue et corrige un peu le style flamboyant des articles à sensation. Hélas ! tous les deux ou trois jours, le grand balayage vient troubler ce coin délicieux et en chasse l'occupant sous une avalanche de poussière. Il faut qu'il se mette ailleurs, et, poursuivi de chambre en chambre, il finit par se réfugier dans la cour, trop heureux s'il ne voit pas ce dernier domicile servir de théâtre au secouement des rideaux et des tapis.

Si, encore, c'était tout. Mais on bouleverse la maison de fond en comble ; tel meuble qui souriait dans un coin, grimace dans un autre ; les chaises, empilées dans un seul endroit, les tables dépouillées de leur tapis, racontent à l'œil étranger l'histoire indiscrete de leurs blessures et de leurs faiblesses. Les lustres dépendus n'ont plus aucune grâce et se penchent misérablement ; les tableaux renversés montrent leurs dos ignobles. Tout a l'air de souffrir en soi-même et de s'attrister en même temps sur le sort du spectateur campé au milieu de ces ruines.

On ôte les jalousies, on ouvre toutes les fenêtres ; la maison est livrée aux visites oculaires du cocher qui, du sommet de son siège, plonge un regard scrutateur dans l'intérieur de ce chaos.

Cependant, la poussière s'abat et on commence à respirer ; mais on a tort, car l'époussetage vient tout remettre en branle et changer encore une fois la face des choses. Puis, arrivent les laveuses qui, sous prétexte de brosser les cadres et les plafonds, bloquent les portes, rendent les escaliers infranchissables et menacent constamment leur prochain d'un bain d'orage. Ces gens-là sont, d'ailleurs, dans votre propre maison, beaucoup moins gênés que vous-même. Ils vont, viennent, circulent librement et hardiment, pendant que vous hésitez partout, que vous rébuzchez à chaque instant.

Mais c'est surtout dans le cabinet de travail que l'invasion prend des proportions dangereuses et revêt un caractère féroce. Tous ceux qui écrivent ont, pour ce sanctum, une affection qui va jusqu'à la jalousie.

Quiconque y remue un meuble, ou déplace un carton, est de suite mal noté ; à la seconde imprudence, il est rangé définitivement au nombre des ennemis et consigné à la porte. Ici, le désordre n'est pas un effet de l'art seulement, c'est un effet de la science, c'est-à-dire qu'il n'existe qu'apparemment et pour les yeux seuls des profanes. L'œil d'un initié a bien vite démêlé tout cela et saisi le fil conducteur. Il circule sans s'égarer dans ce labyrinthe infranchissable pour les autres, mais clair et facile pour lui ; il se retrouve, se reconnaît partout. Jugez de ses sensations lorsqu'il voit une main étrangère fouiller dans ses paperasses, déranger l'ordre des notes,

mêler les feuillets. Cette main farouche s'insinue partout, redresse, corrige sans merci ; elle traite le dessus du pupitre comme une batterie de cuisine où tout doit reluire et s'offrir à l'œil suivant l'ordre des grandeurs ; elle secoue, brosse, empile, range, et quitte enfin les lieux persuadée qu'elle a fait une œuvre méritoire et que le propriétaire lui doit une éternelle reconnaissance.

Vous reprenez possession de votre cabinet comme un oiseau dont le nid aurait été dévasté. Tout est à recommencer, Une foule de papiers précieux sont disparus, et plusieurs mémoires non acquittés, que vous croyiez pour toujours noyés dans l'oubli, étalent au grand jour leurs chiffres agaçants. Il vous faudra huit jours pour tout remettre en ordre, et vous retrouver un peu ; dans un mois vous serez consolé. C'est alors qu'on recommencera les mêmes violences.

Mais la vie est ainsi faite, les chagrins dominent les joies, et le grand ménage compte parmi les premiers.

NAPOLÉON LEGENDRE.

L'association de capitaux de même origines pour le développement d'une entreprise purement nationale, donne à cette entreprise une solidité qui est le résultat de l'unité du but à atteindre et de l'intention de s'intéresser.

La Compagnie d'assurance contre l'incendie, la *Stadacona*, dont le siège est à Montréal, No. 13, Place d'Armes, est la preuve de ce que peut accomplir l'association des capitaux canadiens et une direction toute nationale.

NOUVELLES DIVERSES

Les inspecteurs des poids et mesures seront tous nommés dans quelques jours.

La détermination des limites entre les possessions britanniques et les Etats-Unis, vient d'être fixée définitivement par les commissaires nommés à cet effet.

Un nouveau journal quotidien, *L'Ouvrier*, verra bientôt le jour à Montréal. Il sera publié dans les intérêts de la classe ouvrière et se vendra un centin.

Les Israélites de Montréal ont ouvert une école gratuite au No. 39 Beaver Hall, pour les enfants appartenant à leur croyance. On y enseignera l'hébreu, l'anglais, le français et l'allemand.

La commission du Havre de Québec a adopté les plans de MM. Kinniple et Morris, concernant les améliorations projetées dans le port de cette dernière ville.

Les messieurs Gélinas, d'Yamachiche, ont établi une briqueterie qui, quand elle pourra fonctionner sans interruption, produira 25,000 briques par jour.

Les membres de l'Union Allet ont célébré mardi, 15 courant, le 30ème anniversaire de l'intronisation de Pie IX, dans la grande salle du Casino de la rue Côté, à Montréal. A cette occasion, M. le chevalier A. LaRoque a fait don au Casino d'un superbe buste de Pie IX.

MM. Chamberlin et Fyler, commerçants de bois du township de Caxton, dans le comté de St. Maurice, ont fait l'acquisition des moulins de Yamachiche, connus sous le nom de moulins de la Grande Rivière, et dernièrement occupés par M. Zéphirin Gélinas.

LA POLICE DE L'ILE STE. HÉLÈNE.—La police de l'île Ste. Hélène a reçu ses insignes la semaine dernière. Ces insignes, que M. l'échevin Desmarreau, président du comité des Parcs, a fait venir de New-York, consistent en une médaille d'argent sur laquelle sont gravés les mots "Police spéciale," et d'un sifflet à deux tubes.

Une circulaire adressée par le Département du Revenu de l'Intérieur aux officiers de l'excise et aux brasseurs, les avertissant qu'à partir du 1er juillet, il sera nécessaire de marquer la capacité en gallons sur chaque baril de bière ou autres liqueurs sujettes à l'excise, manufacturées et mises en pièce dans la Puissance.

Le gouvernement fédéral vient de commuer les sentences de trois condamnés à mort en un emprisonnement pour la vie au Pénitencier. L'un de ces condamnés est le nommé Mayrand, trouvé coupable du meurtre de sa sœur

à Belleville ; la défense a plaidé l'état de folie intermittente de l'accusé. Les deux autres sont les deux *abortionnistes* de Brockville, le Dr. Greaves et M. Sparham, coupables de la mort d'une femme séduite par le dernier.

On lit dans *l'Echo de Lévis* :

Lundi, 14 courant, à huit heures, la locomotive *Charles A. Scott* annonçait à notre population l'heureuse nouvelle que le chemin de Lévis et Kennébec est enfin complété jusqu'à Lévis. Les lisses sont posées jusqu'à la propriété du Colonel Chapman.

Ce matin, à dix heures, l'ingénieur du gouvernement, M. Gauvreau accompagné de l'hon. J. G. Blanchet, président de la compagnie et de Messieurs les contracteurs Laroche et Scott, est allé faire l'inspection du chemin pour soumettre son rapport au gouvernement.

Dans quelques jours aura lieu l'inauguration publique du chemin.

Le comité d'organisation de l'Association St. Jean-Baptiste réuni mardi soir, 15 courant, au Casino, a décidé que le parcours de la procession se ferait de la manière suivante :

Les différentes sections se réuniront au Champ-de-Mars et la procession défilera par les rues Craig, St. Antoine, des Inspecteurs, St. Joseph, Notre-Dame en faisant le tour de la Place-d'Armes, jusqu'à l'église Notre-Dame.

Après la messe, la procession se formera de nouveau, descendra la rue Notre-Dame jusqu'à la rue Bonsecours et fera le tour du Jardin-Viger, par les rues Craig, St. Hubert et Dubord jusqu'à la Place St. Jacques, où elle se dispersera.

TUÉ PAR LA Foudre.—On lit dans le *National* :

Durant l'orage de samedi, matin 12 courant, M. Alphonse Hurtubise, cultivateur de Lachine, ainsi que sa servante Mathilde Leboeuf, âgée de 20 ans, de Beauharnois, ont été tués par la foudre tandis qu'ils plantaient des pommes de terre dans un champ. Au moment où le fluide électrique les atteints ils versaient des pommes de terre dans un panier. Le chien de M. Hurtubise qui était à ses côtés a aussi été tué instantanément, et son garçon de ferme qui plantait des pommes de terre à 25 pieds plus loin a été renversé et est resté une heure sans connaissance. Les chevaux qu'ils avaient avec eux furent presque terrassés, et fous de terreur s'élançèrent ensuite à travers les champs. Un vieillard qui travaillait à un arpent plus loin a également senti un rude choc. Les habits de M. Hurtubise ont été mis en lambeaux et son corps est affreusement défiguré. Les vêtements de Mathilde Leboeuf étaient en feu quand le vieillard arriva sur le lieu de l'accident, mais sa figure ne semblait pas avoir changé.

M. Hurtubise, frère du Dr. Hurtubise, des Tanneries, était âgé de 34 ans et avait une femme et 5 enfants.

UN SOLITAIRE CONTEMPORAIN DE LA THÉBAÏDE

CHEIK SELIM

La légende chrétienne est remplie de pieux personnages qui ont passé leurs jours dans un exil volontaire, loin des lieux habités ; tels le prophète Élie, saint Antoine, saint Hilarion, sainte Marie Égyptienne, et tant d'autres. La plupart de ces solitaires ont poussé l'esprit de mortification jusqu'à martyriser cruellement leur corps ; quelques-uns vivaient entièrement nus, comme on nous peint saint Jérôme ; le cardinal Baronius raconte que saint Siméon Stylite est demeuré plus de quatre-vingt ans debout sur une colonne. Les contrées préférées de ces anachorètes furent les montagnes de la Syrie et les déserts de la Thébaïde dans la haute Égypte.

Bien que la retraite au désert puisse trouver une explication suffisante dans les persécutions dont les chrétiens des premiers siècles furent l'objet, et surtout dans le dégoût du monde que devait inspirer aux âmes élevées le spectacle de la société romaine durant la décadence, de pareilles vocations ne laissent pas de nous paraître aujourd'hui étranges. Pourtant, la pratique de la vie érémitique n'a point cessé. Aux lieux célèbres qui virent ces exemples devenus célèbres dans l'hagiographie chrétienne, il y a toujours eu, il existe encore de nos jours des solitaires.

Dans un voyage en Égypte, au commencement de 1869, j'en ai vu quelques-uns,

et même le plus fameux de tous : Cheik Selim, dont la renommée s'étend du Delta jusqu'aux cataractes. C'est notre rencontre avec ce dernier que je veux raconter.

C'était à une centaine de lieues au-delà du Caire, vers Farchout. Nous avions le matin tué un petit crocodile d'un mètre et demi de longueur qui fuyait à travers les oseraies du rivage, et nous étions très fiers de notre capture. Le soleil touchait déjà l'horizon, lorsque notre dahabieh jeta l'ancre devant une plage sablonneuse.

Bien qu'il se fit tard, la nuit succédant sans transition au jour sous ces latitudes, l'empressement de nos matelots nous porta à ne pas différer la visite que, dans leur ferveur, ils voulaient faire au saint homme. Depuis midi, ils avaient revêtu leurs plus belles robes et roulé autour de leur tête des turbans d'une entière blancheur ; en un mot, ils avaient mis leurs habits, non du dimanche, mais du vendredi ; le vendredi étant, comme on sait, le dimanche des musulmans. Chacun d'eux s'était muni d'une offrande.

Au bout de quelques minutes de marche dans les sables, nous arrivâmes au bord d'une sorte de trou circulaire au fond duquel se tenait accroupi, devant un feu de roseaux, un homme tout nu. Il se chauffait de fort près, car nous étions en janvier et la soirée était froide.

Les matelots descendirent à la file dans l'enceinte, le reis ou capitaine en tête, et, s'approchant avec respect, ils baisèrent dévotement les mains de l'homme accroupi, qui causait avec trois ou quatre individus proprement vêtus de grandes robes, et assis sur le premier gradin de cette espèce de cirque, dont les talus élevés formaient un abri contre la bise.

De taille athlétique, les cheveux crépus et déjà grisonnants, le corps noir de crasse et de fumée, les jambes excoriées par le feu, Cheik Selim abandonnait ses mains tannées aux hommages des matelots, et répondait à leurs compliments par un *salam!* plein de dignité. Chacun, en passant, lui remettait son offrande : le reis donna un grand sac de tabac ; les autres, de l'argent, des pièces d'étoffe, ou quelques menus objets. Mais le solitaire voulut une robe ; aussitôt, un jeune matelot se dépouilla de la sienne, une jolie robe blanche vraiment, agrémentée de broderies. Cheik Selim en fit cadeau à l'un de ceux qui lui tenaient compagnie. Les assiduités de ces fidèles croyants ne nous parurent pas absolument désintéressées ; comme tous les courtisans, les visiteurs habituels de l'ermite devaient vivre à ses dépens, c'est-à-dire aux dépens des pèlerins.

Nous regardions d'en haut cette scène qu'éclairait la blanche flamme des roseaux. Quels motifs avaient pu déterminer l'homme que nous avions devant les yeux à embrasser un pareil genre de vie ? On raconte qu'il a été fou et qu'il l'est encore. Son nom de *Selim*, qui signifie « innocent », vient sans doute de là. Les musulmans professent un grand respect pour la folie, qui leur semble être une marque de sainteté. Un malheureux a perdu la raison : « C'est que son esprit est au ciel », disent ils. La plupart des santons célèbres ont été des hommes frappés de démence, et leur renommée a grandi par les extravagances qu'ils ont faites. A l'époque de la guerre de Crimée, un santon qui se tenait à une des portes du Caire passait pour s'en aller chaque nuit, sur un cheval ailé, combattre les Russes. Le vice-roi lui fit présent d'un magnifique cheval. Le santon renvoya le lendemain au palais le pauvre animal éreinté, fourbu, preuve évidente de la rude campagne qu'il lui avait fait faire la nuit précédente contre les Infidèles. La foule cria au miracle.

Cheik Selim était donc simplement un

insensé. Involontairement, je comparais ce fakir indécant et malpropre aux simples croyants que nous avons souvent aperçus faisant la prière au bord du fleuve, après les ablutions prescrites, et dont l'attitude n'avait si vivement frappé. Soigneusement vêtus pour l'accomplissement de l'acte religieux, un tapis sous leurs pieds afin d'éviter toute souillure, ils paraissaient abîmés dans la contemplation de la souveraine grandeur, et rien ne pouvait détourner leur attention. Quelle dignité dans le maintien ! Comme on sentait en eux la force d'une foi profonde ! Et quelle différence avec cet être plus voisin de la brute que de l'homme !

Cependant le reis avait demandé une prière et du beau temps pour le reste de notre voyage. Cheik Selim, tournant alors la tête de notre côté, nous fit inviter à descendre. J'avoue que mon premier mouvement fut de m'en aller ; la cérémonie du bai-e-main se présentait à mon imagination avec force détails repoussants que j'avais eu le temps d'apercevoir ou de deviner : mais mon compagnon voulut voir de plus près, et je le suivis, tout en me tenant à une distance prudente.

Nous pensions en être quittes pour quelques piastres turques, lorsque tout à coup le solitaire nous fit demander le poulet qui était à la broche pour notre souper. L'un des matelots, peut-être celui qui avait révélé à Selim ce détail, s'offrit aussitôt pour l'aller chercher à la barque. Pendant que l'assistance entière affectait de s'extasier sur la faculté divinatoire du saint homme, celui-ci souriait béatement, à la pensée de se régaler avec ses fidèles ; car la loi de Mahomet, sévère contre le vin et la viande de porc, ne défend point le poulet rôti.

Mais nous étions loin de compte. L'air frais de la nuit, l'heure avancée, avaient aiguise notre appétit, et nous n'inclinions nullement à faire le sacrifice de notre souper.

—Quoi ! pour un poulet ? dira-t-on.

—Certes ! sur le Nil, en face du désert, quand il est neuf heures du soir et qu'on a tué un crocodile le matin, un poulet est chose sérieuse.

Nous refusâmes donc, et même avec une nuance d'impatience hautaine, comme des particuliers pressés de montrer qu'ils ne partagent point la croyance commune. — A dire vrai, cela n'était ni nécessaire, ni bienséant. Pourquoi froisser ainsi ces braves gens dans leur foi ? Quel droit aurions-nous, après cela, de réclamer pour nous une tolérance que nous ne savions pas pratiquer à l'endroit d'autrui ? Les hommes sont bien partout les mêmes.

Nos matelots semblaient profondément scandalisés de la réponse. Refuser un poulet à Cheik Selim ! Quelle impiété ! quelle imprudence surtout ! Un saint personnage qui commande aux vents et à l'orage, sait brider les chacals et traverse le Nil sur le dos des crocodiles !

Nous les laissâmes à leur étonnement, et après avoir fait remettre quelques pièces d'argent au solitaire par le drogman, nous reprîmes le chemin de la barque.

On remit à la voile pendant que nous soupions, la station où nous devions passer la nuit n'était plus qu'à deux heures de marche. Nous étions encore à table, lorsque nous sentîmes que la barque oscillait assez fortement ; en même temps, un grand bruit s'élevait sur l'avant. Comme nous sortions afin d'en savoir la cause, nous vîmes le drogman aux prises avec l'équipage. Le vent s'était élevé tout à coup ; il secouait la barque dont la grande voile était déjà à moitié déchirée, tandis que les vagues venaient frapper avec violence le long du bord. Les matelots, au lieu de chercher à parer le danger, criaient tous à la fois que c'était une punition du ciel, que Cheik Selim nous envoyait cette tempête pour se venger de nous. Bref,

nous nous trouvions en présence d'une véritable révolte, et cela au moment d'un danger qui pouvait devenir sérieux.

Heureusement notre drogman, Antoine Risgala, était un chrétien de Syrie, très-brave de sa personne et qui ne s'étonnait pas facilement. Il alla chercher sa courbache ; mon compagnon avait déjà saisi son fusil.

—Restez-ici, Messieurs, nous dit Antoine ; j'en viendrai à bout tout seul. Il ne faut pas avoir l'air de les craindre.

Et, sans perdre de temps, il tomba à coups de courbache sur les plus mutins. L'ordre se rétablit comme par enchantement. Les reis s'était empressé de retourner au gouvernail, et la barque mieux dirigée reprit sa route, tandis qu'on serrait la voile afin de laisser moins de prise à la bourrasque, qui d'ailleurs ne tarda pas à s'apaiser.

—Vous voyez bien, nous disait Antoine d'un air triomphant, en montrant sa courbache, que ceci a encore plus de vertu que les sortilèges de leur vieux fou.

Je regardai la courbache. C'était une longue et épaisse cravache, souple et flexible comme un nerf de bœuf ; elle était d'un seul morceau et taillée en plein dans une peau d'hippopotame.

—Savez-vous, lui dis-je, que cela doit laisser de cruelles marques sur le dos de ces pauvres diables ?

—Bah ! fit le drogman en haussant les épaules ; ces gens-là ont la peau si dure !

Ainsi finit ma première entrevue avec Cheik Selim. Dix années plus tard, je l'ai revu, lors de l'inauguration du canal de Suez. Il était toujours nu et accroupi sur le rivage ; seulement, à force de rester dans cette posture, ses membres s'étaient ankylosés, et l'on était obligé de le porter pour le changer de place. Toutes les misères de la décrépitude l'avaient envahi ; la malpropreté autour de lui était absolument repoussante.

Cependant sa réputation de sainteté n'avait fait que grandir. Il avait des serviteurs pour venir en aide à son impotence ; il avait même un secrétaire, ou plutôt un disciple.

A la mort de Cheik Selim on lui élèvera, selon l'usage, un tombeau avec une petite coupole, et ce disciple s'en établira le gardien, faisant des miracles et récoltant des aumônes au nom du saint défunt dont il aura pris la surveillance et se sera fait un revenu.

PERSONNEL

MIS A LA RETRAITE.—MM. Francis Clarke, William Peatman, George Luck, Alexander Summers et William Fost, employés de la douane, de Montréal, ont été mis à la retraite, à cause soit de leur âge avancé ou de leurs infirmités.

DISTINCTION.—Le Col. Dyde vient d'être nommé par Sa Majesté, chevalier de l'ordre de St. Michel et de St. George ; honneur qui était bien dû aux longs et loyaux services de cet officier.

DÉCÈS.—Mme Devlin, épouse de M. B. Devlin, M. P., est décédée le 13 courant.

John Albert Verge, écuyer, de Carleton, dans le comté de Bonaventure, vient d'être nommé registrateur de la deuxième division d'enregistrement du comté de Bonaventure.

Les officiers-rapporteurs pour les élections parlementaires, dans la ville de Montréal, sont M. le shérif Leblanc, pour la division centre, M. de Lorimier, pour la division Est et M. Waterspoon pour la division Ouest.

L'hon. Wm. Annaud est parti à midi à bord du *Nestorian* pour l'Angleterre. Il se rend à Londres comme agent d'immigration pour la Nouvelle-Ecosse et le Nouveau-Brunswick.

Le général O'Grady Haly, administrateur, a été élevé à la dignité de K. C. B. le 29 mai dernier.

LA FÊTE-DIEU

EN PROVINCE ET EN PROVENCE

... Ici elle s'est annoncée d'une assez singulière façon ; depuis le jeudi soir, on ne voyait, sur le pas des portes, que des fillettes aux mains noires, à la robe déchirée, mais la tête couverte de papillotes ; c'était l'avant-coureur, et ces bonnes gens, pour être sûrs de leur fait, et en connaissance, sans doute, de la rebelle nature des cheveux de leurs enfants, s'y prenaient à temps. Enfin le jour est venu et ce matin a vu la fin de ce supplice. Dès huit heures, les petites blanchisseuses aux jupes raides couraient les rues, tenant haut les robes de mousseline blanche ; plus d'une aussi pendait hier à l'auvent des persiennes vertes, se séchant à l'ardent soleil et, de temps en temps, se gonflant comme une voile sous une bouffée de vent chaud.

... De bonne heure les cloches sonnaient, vibrant dans l'air limpide ; le pavé est tout blanc et inondé de lumière ; les lauriers roses en fleurs s'épanouissent dans toute leur beauté, et les palmiers à l'air sérieux se chauffent aux rayons qui les brûlent.

De la ruelle à droite la procession défile ; les cloches battent furieusement comme la première bannière se laisse voir ; les chants religieux s'élancent de la terre au ciel, tandis que s'avance, porté par un membre de confrérie, l'image du Dieu crucifié ; les prêtres à soutane noire couverte de l'aube blanche viennent à travers les rangs de filles à voiles blancs ; des toutes petites, pomponnées et frisées, soulèvent et suivent une colombe, emblème fait pour leur innocence ; elles marchent d'un pas grave, au milieu de la rue, sans crainte, et paraissant plus petites encore entre les bannières qui se succèdent. On va par deux rangs ; d'abord, toutes les enfants voilées chantant doucement, et, à leurs côtés, d'espace en espace, une religieuse calme et sévère, le bréviaire en main ; le drap d'or des bannières brille sous les rayons du soleil, et la robe écarlate de ceux qui les portent semble une tache de sang entre cette blancheur.

Derrière un immense crucifix d'argent sur lequel agonise le corps mourant du Sauveur, viennent, la robe brune et le voile baissé, des repentantes ; à la pure clarté de ce jour, elles marchent le visage découvert, et, derrière elles, une toute petite fillette, couronne en tête, un lys en main, une grande robe bleue étoilée d'or. On s'arrête un moment ; la procession se déploie comme un drapeau vivant, en trois phalanges distinctes : les robes blanches, les robes rouges d'une confrérie, les robes bleues d'une autre, et, tout le long de la rue, élevés en l'air comme des signaux, les grandes croix et les bannières se mouvant un peu sous le vent léger ; les voix d'hommes, graves et pleines, s'élèvent en une harmonie pieuse et ce rythme monotone et grave remplit la rue silencieuse ; rien ne bouge ; le chant cesse, les cloches reprennent ; en marche. Entre les pénitents à tunique rouge, deux petits saint Jean charmants vont l'air heureux ; ils ont pour vêtement une tunique de peau qui laisse nus leurs bras et leurs jambes ; aux pieds, on leur a mis des petites sandales rouges, et sur leurs cheveux frisés se tient, je ne sais comment, une auréole de papier doré ; l'un a à ses côtés une brebis blanche et parée de rubans, agneau sans tache, brebis pascalle cheminant sous la garde d'un enfant ! Comme un grand ruban, la procession se déroule et avance ; après les enfants, tenant en main les lys éclatants et parfumés, marche la troupe austère des capucins. D'abord viennent les Pères, à longue barbe, à la chevelure inculte, si ce n'est à la large tonsure ; le premier, au nez aquilin jaune ridé, dans la force de l'âge, aus-

tère, va, sans regarder devant lui ; derrière lui, un gros moine à barbe de bouc, les mains croisées sur une panse énorme ; les autres, tous au type marqué. Puis, soudain, après ces barbes grises, ces têtes ravagées, derrière un Père à la chevelure noire, à l'air froid et morne, un enfant, tant il est jeune : il semble descendre du cadre d'un vieux tableau et inspire presque de l'effroi ; sa robe n'est point usée, rapiécée et avachie, elle est toute raide, et son capuchon, rabattu avec soin, encadre son col d'adolescent ; il n'a plus qu'un étroit collier de cheveux ; il a les mains jointes ; il chemine lentement, les pieds nus dans les sandales, la corde aux reins ; deux ou trois autres sont jeunes aussi, mais ce sont des hommes ; ils vont vaillamment, tandis que lui a presque la mine frêle d'une femme. Ils ont passé, et, après leur rude vêtue, la splendeur des habits sacerdotaux du clergé qui les suit resplendit plus encore. Le drap d'or et d'argent, les fleurs aux teintes vives, les dentelles blanches, semblent plus brillants encore après cette sombre bure. Les cantiques montent, portés par l'encens ; les enfants de chœur remplissent de parfum les encensoirs dont la fumée forme un voile léger devant le dais qui se découvre. Entre les prêtres qui tiennent les montants dorés du dais, on voit, appuyé sur la tête inclinée de celui qui le tient, l'ostensoir qui cache le Dieu qu'on adore ; la lumière éclatante semble l'auréole lumineuse du tabernacle mystérieux ; la foule tout entière s'agenouille, les têtes se courbent, tandis que vibre la fanfare éclatante des instruments de cuivre. Les officiers suivent et, marchant au premier rang comme un fier serviteur, la tête nue, un général. Des deux côtés, la baïonnette des soldats allant le sac ou dos ; au milieu d'eux, les robes noires des magistrats et les habits chamarrés d'or et d'argent. Une volée éclatante descend en ce moment des clochers ; le peuple se relève ; un instant encore on entend les chants, on distingue le baldaquin mouvant, on voit tomber la pluie de feuilles de roses qui descend des fenêtres ; puis la rue est tournée : on a fêté Dieu.

B.

SEMAINE POLITIQUE

La publication de la liste des candidats des divers comtés de la Province est la plus intéressante nouvelles que nous puissions publier en ce moment.

Nous avertissons nos lecteurs que les candidats dont les noms suivent sont également réclamés par les organes des deux partis en présence : MM. Lynch de Brome ; Watts d'Arthabaska ; Bellingham d'Argenteuil ; l'Hon. M. Irvine de Mégantic ; Verrault de l'Islet et Chauveau de Rimouski.

Circoscription.	Candidats	M O I
Argenteuil	Bellingham	0 0 1
Arthabaska	Watts	1 0 0
Bagot	Gendron	1 0 0
Beauce	Dulac	1 0 0
"	Michael Cahill	0 1 0
Beauharnois	Bisson	0 1 0
Bellechasse	Pelletier	0 1 0
"	Chabot	1 0 0
"	Fredet	0 0 1
Berthier	Tranchemontagne	1 0 0
"	Sylvestre	0 1 0
Bonaventure	Beauhesne	1 0 0
"	Hamilton	0 1 0
Brome	Lynch	1 0 0
Chambly	Sauriol	1 0 0
"	Préfontaine	0 1 0
Champlain	St. Cyr	1 0 0
"	Genst	1 0 0
"	Lamothe	1 0 0
"	Dufresne	1 0 0
"	Brunelle	1 0 0
"	Dr. Du Tremblay	1 0 0
Chateauguay	Laberge	0 1 0
"	Santoire	1 0 0
"	Welch	0 0 1
Charlevoix	Gagnon	1 0 0
"	Gauthier	0 1 0

Circonscription.	Candidats	M O I
Compton	Sawyer	1 0 0
Chicoutimi	Baby	1 0 0
"	A. Hudon	0 1 0
Deux-Montagnes	Ouimet	1 0 0
Dorchester	Larochelle	1 0 0
"	Dr. Paradis	0 1 0
Gaspé	Fortin	1 0 0
"	Flynn	0 1 0
Hochelaga	Beaubien	1 0 0
"	David	0 1 0
Huntingdon	Dr. Cameron	1 0 0
"	Oliver	0 1 0
Iberville	Molleur	0 1 0
Jacques-Cartier	Lecavalier	1 0 0
"	Robillard	0 1 0
Joliette	Dr. Lavallée	1 0 0
Kamouraska	Roy	1 0 0
"	Sirots	0 1 0
Laprairie	A. Charlebois	1 0 0
"	Esinhart	0 1 0
L'Assomption	Pelletier	1 0 0
"	Oscar Archambault	0 1 0
Laval	L. O. Loranger	1 0 0
"	Alph. Ouimet	1 0 0
Lévis	Blanchet	1 0 0
"	Paquet	0 1 0
L'Islet	Verrault	1 0 0
Lotbinière	Joly	0 1 0
"	Amyot	1 0 0
Maskinongé	Houde	1 0 0
"	Désaulniers	0 1 0
Mégantic	Irvine	1 0 0
Missisquoi	Baker	1 0 0
"	Racicot	0 1 0
Montcalm	Martin	1 0 0
"	D'slonchamps	1 0 0
Montmagny	Langelier	0 1 0
"	Landry	1 0 0
Montmorency	Angers	1 0 0
Montréal-Centre	Gilvie	1 0 0
"	Alexander	0 1 0
"	Est Taillon	0 0 1
"	Duhamel	0 1 0
"	Ouest McGavran	1 0 0
"	Donavan	0 1 0
Napierreville	Lafontaine	0 1 0
Nicolet	Méthot	1 0 0
Ottawa	Duhamel	1 0 0
"	Rouleau	1 0 0
"	Foran	1 0 0
"	Eddy	1 0 0
Pontiac	Church	1 0 0
"	Murray	0 1 0
Portneuf	Dr. Larue	1 0 0
"	Collet	0 1 0
Québec-Est	Valin	1 0 0
"	Shehyn	0 1 0
"	Ouest Hearn	1 0 0
"	Centre Giroux	1 0 0
"	Rinfret	0 1 0
"	Comté Garneau	1 0 0
"	Connolly	0 1 0
Richelieu	Dorion	1 0 0
"	Mathieu	0 1 0
Richmond et W.	Picard	1 0 0
"	Crépeau	0 1 0
Rimouski	Chauveau	1 0 0
Rouville	Robert	0 1 0
"	Bouthillier	0 1 0
"	Bertrand	1 0 0
"	Poulin	0 0 1
Shefford	D. Girard	1 0 0
"	Hon. Lafranboise	0 1 0
Sherbrooke	Robertson	1 0 0
Soulanges	Dunn	1 0 0
"	DeBeaujeu	0 1 0
St. Jean	Marchand	0 1 0
St. Maurice	Dr. Lacerte	1 0 0
"	Lamy	1 0 0
"	Dr. Fontaine	0 1 0
St. Hyacinthe	Bachand	0 1 0
Stanstead	Locke	1 0 0
Terrebonne	Chapleau	1 0 0
"	Duchesneau	0 1 0
Témiscouata	C. Pelletier	1 0 0
"	G. Dechène	0 1 0
Trois-Rivières	Mahiot	1 0 0
"	Gouin	0 1 0
Vaudreuil	Lalonde	1 0 0
Verchères	Daigle	0 1 0
"	Brian	1 0 0
Yamaska	Duguay	1 0 0
"	Wurtele	0 1 0

destinée à compléter l'œuvre de pacification si heureusement commencé à Berlin.

En France, M. Dufaure se prépare à présenter le texte du projet de loi sur la presse.

Ce projet de loi abolit l'état de siège et déclare que les attaques contre la forme du gouvernement et contre le président de la République, seront punies d'un emprisonnement de 2 mois à 3 ans et d'amendes de 500 fr. à 5,000 fr.

La publication de fausses nouvelles et de pétitions demandant la modification de la constitution, sera également passible de pénalités.

Les associations ouvrières de Paris ont ouvert, dans tout le pays, une souscription pour leur permettre d'envoyer une délégation à l'Exposition de Philadelphie.

Une dépêche spéciale de Rome adressée au Daily News, porte qu'une crise ministérielle est imminente en raison du projet de loi de salut public pour la suppression du brigandage, lequel projet est combattu par la gauche.

La situation excite une assez vive agitation.

En Angleterre, l'événement du jour, c'est l'arrivée à Londres et la présence dans les endroits publics du sultan de Zanzibar, dont toutes les dépenses seront payées par l'Etat.

A. ACHINTRE.

LE MOT DE L'ENIGME

"Ce qu'il y a de plus digne d'être montré aux hommes, c'est une âme humaine."

"The one thing worth showing to mankind is a human soul." (BROWNING.)

XXX

(Suite)

Chaque jet de feu amenait une exclamation plus vive de terreur... Tout à coup, elle pencha sa tête sur mon épaule en s'écriant :

—Ginevrina!... je sens que je vais avoir un papariello (1)...

A cette menace nous fîmes arrêter la voiture. Evidemment il eût été dangereux de la conduire plus loin. Mais que faire?... Renoncer tous à notre course et rebrousser chemin? nous n'en étions pas tentés. L'autre voiture était d'ailleurs loin devant nous et ne pouvait plus être rappelée. Sur ces entrefaites nous fûmes rejoints par la carrozzella. Gilbert et Mario sautèrent à bas de leur équipage pour venir s'informer de ce qui nous arrivait.

—Qu'y a-t-il, zia Clelia? dit Mario, en s'approchant de la voiture, et apercevant ma tante dans l'attitude que je viens de dire. Elle releva la tête.

—Oh! Mario! figlio mio! il y a que je ne peux pas rester sous cette pluie de feu, que c'est la fin du monde!... le jour du jugement!... que cela m'opresse... que cela m'étouffe! O mon Dieu, et le povere ragazza, dove sono? O sainte Vierge! ramenez-nous tous sains et saufs à Naples, et je vous promets que pendant neuf jours...

Elle acheva son vœu mentalement, car Mario avait vite reconnu la seule chose qu'il y eût à faire. Il se dévouerait, et la reconduirait dans la carrozzella à Resina, où il attendrait avec elle notre retour.

L'échange fut bientôt fait. Sur la promesse que nous ramènerions ses filles, et que nous ne leur ferions courir aucun danger, ma tante ne se fit pas prier, et en un clin d'œil elle se trouva placée près de Mario dans la carrozzella, tournant le dos au Vésuve, tandis que Gilbert prenait sa place près de moi, pour poursuivre notre route, en regagnant, le plus vite possible, le temps que nous venions de perdre.

Nous arrivâmes bientôt ainsi à l'endroit où nous devions mettre pied à terre. Gilbert m'aida à descendre, puis il me donna le bras, tandis que Lando et le baron se mettaient à la recherche de nos autres compagnes, qui n'avaient, pour les protéger toutes les trois, que le seul Frank Leslie. Pour le moment, nous les perdîmes de vue, et Gilbert resta seul avec moi.

Je ne répétai point ici, sur les érup-

tions du Vésuve, ce que tout le monde a vu ou lu; je dirai seulement à ceux qui n'en ont point fait l'expérience, que ce spectacle extraordinaire (le plus admirable assurément, et en même temps le plus effroyable de tous ceux de la nature) cause une fascination singulière, qui porte à s'approcher toujours davantage de cet embrasement, dont on ne peut détourner les yeux. On avance ainsi, regardant devant soi, sans savoir où l'on marche, trébuchant à chaque pas sur des blocs de lave à peine refroidie, qui forment sous les pieds un terrain inégal, à la fois coupant et brûlant. On en aperçoit les effets en examinant ensuite ses chaussures et ses vêtements, mais on n'y songe pas, tandis qu'on s'expose à ce danger, plus apparent que réel peut-être, mais qui existe néanmoins indubitablement, ainsi que l'attestent les nombreux accidents qui surviennent à chaque éruption nouvelle.

Appuyée fermement sur le bras de Gilbert, et ainsi soutenue par lui, trébuchant à peine, je pus gravir jusqu'au sommet d'un monticule de lave, formé par de précédentes éruptions, et là, protégée par un bloc immense qui plongeait sur l'abîme de feu, je regardai l'effrayant et imposant spectacle! Gilbert ne proférait pas une parole, ce que j'attribuais au sentiment qui me rendait muette comme lui, en présence de ce formidable bouleversement de la nature. La lave brûlante, sortant cette fois, comme je l'ai dit, d'un cratère placé à mi-côte, ne jaillissait point, en débordant ensuite du sommet, comme d'habitude; elle avançait comme un large fleuve, couvrant de feu les masses amoncelées de lave refroidie et noircie, et leur donnant les formes les plus bizarres et les plus fantastiques. C'était comme une ville, non pas en feu, mais de feu! On croyait distinguer des maisons, des palais, des tours, et au milieu de ces édifices imaginaires, marchait le fleuve embrasé! Car la lave ne coule pas: sur quelque pente qu'elle soit, elle s'arrête et ne va pas plus loin, dès que le cratère cesse de la vomir. Mais en ce moment elle ne s'arrêtait pas, elle poursuivait au contraire son lent mais impitoyable mouvement, incendiant les vignes, engloutissant les maisons, faisant flamber les buissons et les arbres sur son passage.

C'était une vue difficile à soutenir longtemps, et cependant mes yeux ne pouvaient se détourner de cette apparition mystérieuse et terrible.

—Oh! mon Dieu! murmurai-je. C'est vraiment la citta dolente! et nous avons sous les yeux une image fidèle du dernier jour du monde!...

Gilbert ne répondit pas. Il était en proie à je ne sais quelle émotion plus vive que la mienne, et en regardant son visage, à la lueur rouge qui l'éclairait, je fus effrayée de l'altération de ses traits et de leur expression inusitée.

—Que ce jour n'est-il venu pour moi! dit-il enfin, et que n'est-il, en effet, le dernier de ma vie! Oui, je voudrais être en glouti par cette flamme! Je voudrais mourir ici, à cette place où je suis, près de vous, digne de vous.

Malgré la scène effrayante qui m'environnait, malgré le vacarme des détonations qui se joignait au bruit sourd de la lave, l'accent de sa voix frappa mon oreille et, plus encore que ces étranges paroles, fit battre mon cœur d'une émotion mêlée d'épouvante.

—Je crains que vous n'ayez le vertige, lui dis-je d'une voix tremblante. Prenez garde: son effet est, dit-on, de pousser vers l'abîme.

—Oui, donna Ginevra, me répondit-il du même ton étrange. Vous avez raison. J'ai le vertige, et je marche vers un abîme, je le sais. Je m'y suis exposé témérairement, et j'ai trop présumé de mes forces.

Le regard qu'il attachait sur moi en prononçant ces paroles leur donnait un sens auquel je ne pouvais me méprendre. Ce n'était plus Gilbert qui me parlait, ce n'était plus celui à qui j'avais prétendu accorder les privilèges d'une amitié sûre et fidèle. Le bandeau que j'avais volontairement placé sur mes yeux tombait soudainement, et dans l'émotion dont je fus saisie, les flammes matérielles qui m'environnaient, le péril certain auquel m'eût conduite un seul pas de plus, m'apparurent comme la représentation exacte du danger auquel j'avais follement exposé mon honneur et mon âme!

Je couvris un instant mon visage de mes mains. Puis dès que j'osai parler:

—Monsieur de Kergy, dis-je d'une voix suppliante, cessez de regarder ce feu qui nous entoure. Levez la tête, et voyez comme au-dessus de cet enfer la nuit est calme et belle!

En effet, un brillant clair de lune planait sur cette scène terrifiante, et le contraste entre le ciel et la terre ne pouvait être plus frappant.

Les yeux de Gilbert suivirent les miens et demeurèrent quelque temps attachés sur ces astres paisibles, qui semblaient aussi éloignés de cette effrayante agitation de la nature que de celle de nos âmes. La mienne sentait le besoin d'un immense secours, et je murmurai à voix basse: «O mon Dieu, ayez pitié de moi!» avec une ferveur qui, depuis longtemps, n'accompagnait plus aucune de mes prières. Après un long silence, Gilbert me dit d'une voix basse et troublée:

—Me pardonnerez-vous, madame? vous ferez-vous à moi maintenant pour quitter cette place?

—Oui, je me fie à vous. Mais hâtons-nous de la quitter, cette place dangereuse. N'entendez-vous pas ces effroyables détonations? Ne voyez-vous pas ces pierres enflammées, qui tombent au-delà même du lieu où nous sommes?...

Et tandis que je parlais une bouffée d'épaisse fumée vint joindre l'obscurité à tout le reste.

—Ne craignez rien, me dit Gilbert d'un ton redevenu plus calme. Il faut certainement nous hâter, mais il n'y aurait de danger maintenant que si vous aviez peur. Donnez-moi la main.

Mais lorsqu'il voulut la prendre, j'hésitai, et je fis un mouvement involontaire qui lui fit croire que je voulais tenter de descendre sans son secours.

—Au nom du ciel, me dit-il rapidement, en tremblant d'émotion et d'effroi: dans le péril où nous sommes, ne refusez pas mon aide. Vous ne pouvez vous en passer. Il faut que vous me donniez la main, madame.

Sa voix émue était devenue presque impérieuse; je lui donnai la main, et lorsqu'il me dit d'appuyer l'autre fermement sur son épaule, je lui obéis de même.

Il me fit descendre ainsi lentement et sans parler davantage; mais dès que je fus en sûreté, je m'éloignai de lui, et j'allai m'appuyer contre un arbre, placé à quelque distance. J'avais besoin de respirer. L'air suffocant dont nous avions été environnés m'avait causé un étourdissement et une sensation de défaillance qui ajoutait encore au trouble violent de mon cœur.

XXXI

Le jet de feu et de fumée qui nous avait obligés à quitter la place où nous nous trouvions fit faire le même mouvement à tous ceux qui s'étaient un peu trop approchés de la rive du fleuve de feu. Nous fûmes ainsi promptement rejoints par Teresina, Lando, Mariuccia et le baron. Mais mon inquiétude fut grande en ne voyant revenir ni Stella ni le jeune Frank Leslie, qui s'étaient écartés des autres pour aller se placer beaucoup plus bas et beaucoup plus loin, afin de mieux voir la lave descendre vers la plaine. La crainte qu'un accident ne leur fût survenu commençait à me glacer, et je fus à peine rassurée lorsque je les vis enfin apparaître, le visage noir, les vêtements déchirés. Stella nu-tête et les cheveux épars et en désordre.

—Juste ciel! que vous est-il arrivé?
—Rien, rien, dit Stella hors d'haleine. Une histoire que nous vous conterons plus tard.

Ici Frank Leslie intervint pour s'écrier que «la comtesse Stella était la femme la plus brave qu'il eût jamais rencontrée, qu'elle était aussi un ange de bonté.»

—Rien de tout cela, dit Stella en relevant sur sa tête le capuchon de son manteau. Mais j'ai perdu mon chapeau et aussi à peu près, je crois, mes souliers. Partons donc sur le champ; nous te conterons tout cela plus tard.

En effet, puisqu'elle était là devant nous, saine et sauve, il valait mieux ajourner toute autre explication pour le moment et regagner Naples au plus vite. Nous partîmes donc sans retard, ne nous arrêtant à Resina que le temps nécessaire pour y reprendre ma tante qui, ayant consacré à une sieste tout le temps de notre absence, était complètement reposée aussi bien que revenue de sa terreur. Mario était de moins belle humeur qu'elle. Mais enfin lorsque (un peu après minuit) nous fûmes tous réunis à la table du souper qui nous attendait au retour, chacun parut satisfait de l'excursion que nous venions de faire et je sentis bien que, seule, j'en rapportais un cœur plus troublé qu'au départ.

Stella n'avait pas encore voulu répondre à nos questions et prétendait avoir trop faim pour songer à faire la narration promise, mais Frank Leslie ne demandait pas mieux que de s'en charger et se mit à l'instant en devoir de satisfaire notre curiosité:

—Nous étions, nous dit-il, à regarder la lave avancer en écoutant ce bruit étouffé qui l'accompagne et qui ressemble au

(1) Attaque de nerfs (en napolitain).

grondement lointain de la mitraille. Tout d'un coup nous entendons à quelques pas des gémissements déchirants. Nous approchons et nous voyons un homme couché à terre. Je veux le relever, impossible; il avait une jambe brisée. La comtesse Stella l'interroge. Svez-vous ce qu'il lui raconte? Il avait (comme font tant de ces malheureux) attendu jusqu'au dernier moment pour quitter sa maison. Sa femme étant malade et au lit avec un petit enfant de quatre à cinq ans couché près d'elle, il espérait toujours que la lave s'arrêterait avant d'atteindre sa demeure! — ils espèrent tous cela! Il sortait deux ou trois fois par heure, pour voir où elle en était, et enfin il reconnut que toute espérance était vaine; la lave marchait sans écouter personne: il lui restait à peine maintenant une demi-heure pour sauver d'abord sa femme et son enfant, puis ce qu'il pourrait ensuite. Il s'élança alors, mais dans la précipitation même avec laquelle il avait voulu rattraper le temps perdu, il était tombé (sur ces rochers noirs que vous connaissez!) tombé là où nous le trouvions sans pouvoir se relever! et il aurait fallu courir bien vite! car la lave courait toujours. Dans moins d'un quart d'heure elle aurait atteint sa maisonnette, et sa femme et son enfant étaient là!... Je ne comprenais pas ce qu'il disait, poursuivait le jeune Anglais avec une expression de bonté et de courage qui ajoutait à l'effet de son récit; mais tandis que je regardais avancer cette fournée ambulante vers la maison que je croyais vide, je vois tout d'un coup la comtesse Stella qui, sans rien m'expliquer, s'élança... Je la devine alors, et je la suis, puis la précédant, j'arrive avant elle dans la maison. Je tenais déjà la femme et le matelas dans mes bras, lorsque la comtesse me rejoint. Je lui crie: « Prenez l'enfant. » Il pleurait ce petit: je l'avais jeté par terre, sans le vouloir, en enlevant sa mère. C'était un enfant lourd et difficile à porter, je vous jure. Mais la bonté et le courage donnent des forces; la comtesse Stella l'emporte comme une plume, et nous voilà dehors. La chaleur du feu était déjà intolérable, le terrain sous nos pieds nous faisait chanceler à chaque pas. J'ai cru dix fois que nous allions nous tuer avec ceux que nous voulions sauver. Mais non! grâce à Dieu, femme, matelas, enfant et nous, nous avons tous rejoint le malheureux blessé, qui poussait des hurlements de peur d'abord et de joie ensuite. Quoique — le pauvre diable — à peine étions nous en sûreté, que nous entendons ce vilain bruit sourd, suivis cette fois, comme un coup de canon... C'était le choc de la lave brûlante contre la maison que nous venions de quitter. Quelle vue! bon Dieu!... puisque cela devait arriver, je ne suis pas fâché d'avoir été là! Ce feu solide d'abord fait le tour de la pauvre mesure, puis est monté comme s'il l'enveloppait d'un étui rouge et ardent, et enfin a dépassé le toit; puis, quand tout a été englouti, il a continué tranquillement sa marche. Les pauvres gens pleuraient, mais au bout du compte ils étaient contents d'être vivants et ils baisaient les mains de la comtesse, l'appelant un ange envoyé par la Madone, et mille autres choses pareilles. Maintenant nous avions le temps d'aller appeler du secours, et à l'aide de deux ou trois paysans nous les avons tous transportés dans une habitation où on les a reçus pour cette nuit; demain j'irai leur porter des secours. Et voilà, madame la duchesse, pourquoi nous étions en retard et comment la comtesse Stella a perdu son cha peau.

L'effet de cette narration ne se peut décrire. Gilbert avait relevé vivement la tête et je vis ses yeux briller en l'écoutant. Quant à moi, mon cœur bondit d'une sorte de transport, et mon visage se couvrit de larmes, tandis que ma noble et chère Stella faisait de vains efforts pour faire taire l'acclamation que son courage arrachait même aux assistants les moins accessibles à l'enthousiasme.

— Quelle absurdité! s'écria-t-elle dès qu'elle put se faire entendre. Qui de vous n'en eût fait autant! Finissez, je vous en prie, ou plutôt non, écoutez-moi. Tâchons tous ensemble de rendre à ces pauvres gens une maisonnette qui remplace celle qu'ils ont perdue.

Cette proposition ne pouvait être agréée autrement qu'avec ardeur et à l'unanimité... Ma tante Clelia avait plongé, à l'instant, dans les profondeurs de sa poche, et ouvrait déjà son porte-monnaie fort bien rempli, lorsque Lando se leva en s'écriant:

— Arrêtez! donna Clelia! rempochez votre or... pour le moment. J'ai une idée! faisons comme à Paris.

— Oh! bravo! s'écrièrent ensemble mes deux cousines.

— Oui, dit Teresina avec feu, comme à

Paris je vous en prie. Mais quoi? comment? dites?

— Ecoutez tous, dit Lando. Ecoutez mon programme. Il contient un rôle pour chacun de nous. A donna Ginevra d'abord le plus facile, mais le seul indispensable, celui de nous prêter un de ses salons, où elle réunira une société peu nombreuse mais très-choisie. Cette réunion aura lieu demain... non, après-demain. Et alors... Faites bien attention d'abord, monsieur le comte de Kergy...

Gilbert, en entendant prononcer son nom, leva les yeux avec surprise, tandis que Lando s'interrompait pour dire très-vite en italien à sa voisine: « Vous savez que son éloquence est célèbre, n'est-ce pas? » — Il poursuivit: « Or donc, le comte de Kergy ici présent fera au début de la séance un petit discours où il expliquera quel est le but de l'offrande que l'on réclamera ensuite de chacun. Il racontera ce que nous venons d'entendre, et il y ajoutera tout ce qu'il voudra sur l'excursion que nous venons de faire ensemble et sur tous les incidents qui y ont eu lieu. Nous nous fions à lui pour qu'il n'y manque rien... Poi, donna Teresina et donna Mariuccia chanteront un duo accompagné par le baron de Brunnenberg, et si on veut ensuite un morceau d'ensemble, nous voici Mario, Le-lie et moi, disposés à prêter notre concours. Finalement, voici l'important: la comtesse Stella nous récitera les vers qu'il lui plaira de choisir, et vous qui l'avez entendue, vous savez ce qu'en penseront ceux qui l'entendront pour la première fois. Alors le moment sera venu de leur tendre notre bourse, et vous m'en direz des nouvelles... Che ne dite? »

Je n'aurais pu refuser, lors même que j'aurais eu quelque objection sérieuse à faire valoir contre cette proposition qui fut enlevée à l'unanimité avec plus d'enthousiasme encore que la première fois. Stella (quoique bien réellement douée du talent dont Lando voulait profiter) semblait contrariée. Le front de Gilbert se rembrunit, et il reprit l'expression triste et sombre qu'il avait secouée un instant; mais protester ou refuser était impossible pour eux autant que pour moi, et avant de nous séparer avant deux heures du matin, la soirée fut décidée et fixée au surlendemain.

Lorsque je me retrouvai seule, il me fut impossible, malgré l'heure avancée, de songer au repos. Ma chambre était à l'extrémité de la maison et donnait sur la terrasse latérale qui faisait face à celle du salon. J'ouvris ma fenêtre et je m'assis sur un siège placé en dehors. Là, dans le grand silence de cette belle nuit, je cherchai à me calmer et à m'éclaircir. Le courage viril dont Stella venait de faire preuve produisait sur moi un effet salutaire, et son exemple réagissait un peu contre la mollesse fatale qui minait graduellement mes forces. J'aimais le courage, et mon âme, quelque affaiblie qu'elle fût en ce moment, répondait à ce noble et généreux élan. Les yeux attachés sur la lumière qui couvrait en ce moment tout l'horizon de son éclat sinistre, je pensais que ce spectacle devait causer à Stella la sensation céleste qui suit l'accomplissement d'un acte héroïque, tandis que moi! c'était en frissonnant que je me rappelais la circonstance qu'il m'avait suggérée!... Je cherchais à éviter d'approfondir ce qui y avait donné lieu. J'aurais voulu penser que mon imagination seule m'avait effrayé et inquiété, que rien n'était changé; j'en y pus parvenir, et il me fallut enfin me demander ce que j'avais à faire et ce que me prescrivait cette lumière nouvelle à laquelle je ne pouvais plus fermer les yeux? Mais dès que cette question se fut clairement posée devant moi, j'éprouvai la plus violente répugnance à la résoudre.

MME. AUGUSTUS CRAVEN.

(A continuer)

PRINTEMPS, 1875.

Le meilleur assortiment de **POELES DE CUISINE AMERICAINS, GLACIERES**

SABOTIERES,

Escabeaux Brevetés, Ustensiles de Cuisine

les plus nouveaux. Venant d'être reçus, le meilleur choix de

Corniches et Ornaments de Bideaux.

BAGUETTES D'ESCALIERS, etc., etc

L. J. A. SURVEYER,

6-19-52-105 524, Rue Craig, Montréal.

COMPAGNIE D'ASSURANCE "LA ROYALE CANADIENNE."

Capital. - - - - - \$6.000.000
Fonds Disponibles, u-dela de - - - - - \$1.031.000

DIRECTEURS:

J. F. SINCENNES, Vice-Président "La Banque du Peuple."
JOHN OSTELL, Directeur "La Nouvelle Compagnie du Gaz."
ANDREW WILSON, Directeur "La Nouvelle Compagnie du Gaz" et "La Compagnie des Chars Urbains."
M. C. MULLARKY, Vice-Président "Le Crédit Foncier du Bas-Canada."
J. ROSAIRE THIBAUDEAU, Directeur "La Banque Nationale."
W. F. KAY, Directeur "Banque des Marchands du Canada."
HORACE AYLWIN, Directeur "Banque de Toronto."
ANDREW ROBERTSON, Vice-Président "Chambre de Commerce de Montréal et de la Chambre de Commerce de la Puisse."
DUNCAN MCINTYRE, de MM. McIntyre, French & Cie., Négociants.

OFFICIERS:

Président: J. F. SINCENNES. Vice-Président: JOHN OSTELL
Gérant Général: ALFRED PERRY. Secrétaire: ARTHUR GAGNON.
Gérant de la Marine: CHS. G. FORTIER.

Assure toute description de Risques contre le Feu, Cargaisons et Coques de la navigation intérieure; aussi Cargaisons océaniques et Frêts sur les steamers et vaisseaux à voile de première classe.

BUREAU PRINCIPAL: 160, RUE ST. JACQUES, MONTREAL. 5-46-52-1

**LE VIDO.
EAU DE BEAUTE,
PRÉPARATION DE N. DUDEVOIR.
AUX DAMES.**

Pour l'usage de la toilette et pour perpétuer la fraîcheur d'un beau teint; sa propriété tempère la chaleur et la sécheresse de la peau, donne à ses fibres une vigueur et une élasticité charmante. C'est un préservatif et un remède contre le masque auquel les Dames sont sujettes.

Manière de s'en servir:—Pour les maladies de la peau, les Humeurs, les Eruptions, les Boutons, le Pustules, les Taches, les Clous, etc., la peau doit être bien lavée et tenue bien propre pendant que l'on fait usage de l'Eau pour le teint.

Le VIDO est une des plus belles découvertes pour embellir le teint. Par l'usage de cette Eau vous aurez toujours la peau du visage d'une éclatante blancheur.

Toute personne envoyant \$1.00 par la malle recevra une bouteille par la malle suivante.

Enregistré à Ottawa conformément à l'acte du Parlement, 4 février 1875.

Vendu chez le Dr. GAUTHIER, 190, Rue St. Laurent. 6-17-52-100

**Librairie Ovide Fréchette,
CAISSE D'ECONOMIE, RUE ST. JEAN,
HAUTE-VILLE, QUEBEC.**

On trouvera à cette Librairie le plus bel assortiment de livres de prières, dont la richesse et le fini ne laissent rien à désirer; livres de la meilleure Littérature tant Ancienne que Moderne; Articles de bureaux, Ornaments de Corniches et de Salons. Chromos. Gravures Profanes et Religieuses par les meilleurs Artistes Français et Etrangers.

Toute commande pour importation laissée à cette Librairie sera exécutée sous le plus bref délai et à des conditions assez libérales pour défier toute compétition.

On reçoit chaque semaine à cette Librairie les principales nouveautés Parisiennes. 5-49-52-4

BUREAUX A LOUER.

Deux ou trois jolies CHAMBRES, coin des rues Craig et Bleury.

AUSSI

un étage entier, commode et bien éclairé, très convenable pour une manufacture d'articles légers.

S'adresser à G. B. BURLAND, 46, RUE ST. JEAN.

"CARLESANG, C'EST LA VIE."

**CELEBRE
PURIFICATEUR DU SANG
DE CLARKE**

(Marque de Commerce:—"Blood Mixture.")

LE GRAND PURIFICATEUR ET RESTAURATEUR, nettoie et élimine du sang toutes les impuretés, et ne saurait être trop hautement recommandé. C'est un remède infallible contre la Scrofule, le Scorbout, les maladies de la Peau, et les Plaies de toutes sortes. La guérison est permanente. Il guérit les Plaies

les Plaies Ulcérées sur le Cou
les Plaies Ulcérées sur les Jambes
les Boutons Noirs sur la Figure
le Scorbout et ses suites
les Ulcères cancéreux
les maladies du Sang et de la Peau
les Enflures Glandulaires
Elimine du Sang toutes les matières impures quelle qu'en soit la cause.

Comme ce mélange est agréable au goût et exempt de toute matière injurieuse à la constitution la plus délicate de l'un ou de l'autre sexe, le Propriétaire conseille fortement aux malades d'en faire l'essai.

Des Milliers de Témoignages attestent de son efficacité. Vendu en Bouteilles à \$1.00, et en Caisses, contenant six fois la même quantité, pour \$4 chaque—ces dernières en contiennent une quantité suffisante pour opérer la guérison dans la plupart des cas invétérés. EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS ET MARCHANDS DE MÈDICAMENTS PATENTÉS de l'univers.

Soul Propriétaire: F. J. CLARKI Chimiste, APOTHECAIRES HALL, LINCOLN, ALBERTA. Agents en gros pour les Provinces de Québec et d'Ontario:

EVANS, MEROER & Cie., MONTREAL. Expédié par la malle sur réception d'un mandat de Poste. 6-23-52-114

APPRENTIS DEMANDÉS.

On demande deux ou trois JEUNES GARÇONS respectables et bien recommandés, pour apprendre L'IMPRIMERIE, et un JEUNE HOMME capable de travailler les PRESSES GORDON. S'adresser au bureau de L'Opinion Publique, 319, Rue St. Antoine.

12 Chromos pour \$1. La meilleure chance jamais offerte aux agents. Nous expédions par la malle à n'importe quelle adresse, franc de port, 12 magnifiques Chromos à l'huile, dimensions: 9x11, montés, sur réception de \$1. Vous les recevrez \$3 dans une heure. Essayez une agence de Chromos, c'est la plus rémunérative. Tout le monde aime et achète des gravures. Nous avons du travail et de l'argent pour tous: hommes et femmes, garçons et filles, pour tout le jour ou pour les heures de loisir, le jour ou le soir, pour la maison ou le voyage. Envoyez \$1 dans une lettre. Les Chromos vous parviendront par la malle suivante. Ils se vendent à premiers vue.

ON DEMANDE des agents pour les meilleurs paquets de prix de l'univers. Chaque paquet contient 15 feuilles de papier, 15 enveloppes, plume, manche de plume, crayon, mesure d'une verge patiente, un lot de parfumerie et un joyau. Un paquet seul avec un prix élégant, par la poste affranchi, 25 centimes.

MEILLEURE montre imitation d'or, celle qui se vend la mieux du monde. Cette montre est d'argent pur plaqué en or par le meilleur procédé galvanique, montée sur diamants, avec second disque renforcé: balancier d'expansion; mouvements en nickel; couv. très merveilleusement gravé; elle paraît aussi bien qu'une montre d'or qui aurait coûté \$60 ou \$100. Elle se vend ou se change facilement pour \$25 à \$30. Si vous voulez une montre pour vous-même ou pour faire de l'argent, essayez celle-ci. Prix: \$17 seulement. Nous envoyons cette montre C. O. D. soumise à l'approbation de l'acheteur, sur réception de \$2 accompagnant la commande; la balance de \$15 devra être payée à l'express si la montre vous convient.

TOUS peuvent faire beaucoup d'argent en vendant nos marchandises. Nous avons beaucoup d'autres Nouveautés dont l'usage est aussi général que la farine. Envoyez un estampille pour notre catalogue illustré. Adressez: F. P. GLUCK, New Bedford, Mass. 6-20-52-106

DEMANDEZ le VINAIGRE de LEFFBVBRE spécialement recommandé par la faculté médicale, comme exempt de toute adulteration et supérieur à tout vinaigre importé. En gros et en détail. Vinaigrerie en Entrepôt de Montréal, 41, r. Bonsecours. 6-23-26-103

ON DEMANDE Un AGENT actif et intelligent pour solliciter des Annonces pour L'OPINION PUBLIQUE. Ce Journal a trois fois la circulation de n'importe quel autre Journal français publié en Canada, et devrait obtenir une clientèle nombreuse parmi les marchands Anglais et Français. On exigera des références des personnes faisant application. L'Agent devra parler également bien l'Anglais et le Français, et pouvoir se présenter aux clients d'une manière convenable. S'adresser à GEORGE E. DESBARATS, 319, RUE ST. ANTOINE.

APPRENTIS DEMANDÉS. On demande deux ou trois JEUNES GARÇONS respectables et bien recommandés, pour apprendre la LITHOGRAPHIE. S'adresser au bureau de L'Opinion Publique, 319, Rue St. Antoine.

GRAVURES SUR ACIER. Nous avons fait un tirage très soigné, sur papier à dessin, de quelques GRAVURES SUR ACIER publiées récemment dans L'OPINION PUBLIQUE. Nous continuerons la série, et petit à petit, nos abonnés pourront se former, à très-peu de frais, une belle collection de chefs-d'œuvre, soit pour encadrer, soit pour mettre en portefeuille. Nous annoncerons la série à mesure qu'elle se produira. Nous offrons maintenant: MARGUERITE: par BERTRAND, sur papier 16 x 23

OPHÉLIE: par BERTRAND, sur papier 16 x 23 pour \$1.00 la paire.

LA BECQUÉE: par de JONGHE, sur papier 23 x 32, pour 75 centimes.

L'on recevra ces gravures, soigneusement enroulées sur un rouleau de bois et affranchies, par la poste, en retour du prix indiqué, qui devra accompagner la commande. S'adresser à LA COMPAGNIE BURLAND-DESBARATS, MONTREAL.

L'Opinion Publique est imprimée et publiée par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS (à responsabilité limitée), à ses bureaux, Nos 311 à 319, rue St. Antoine Montréal.